

251

May
2021
Mai

INFORMATION NOTE on the Court's case-law

NOTE D'INFORMATION sur la jurisprudence de la Cour



The Court's monthly
round-up of case-law

Le panorama mensuel
de la jurisprudence
de la Cour

European Court of Human Rights
Cour européenne des droits de l'homme

The Information Note contains legal summaries of the cases examined during the month in question which the Registry considers to be of particular interest. The summaries are drafted by Registry's lawyers and are not binding on the Court. They are normally drafted in the language of the case concerned. The translation of the legal summaries into the other official language can be accessed directly through hyperlinks in the Note. These hyperlinks lead to the HUDOC database, which is regularly updated with new translations. The electronic version of the Note may be downloaded at www.echr.coe.int/NotelInformation/en.

Legal summaries published in the Case-Law Information Notes are also available in HUDOC, under "Legal Summaries" in the Document Collections box. The HUDOC database is available free-of-charge through the Court's Internet site (<http://hudoc.echr.coe.int>). It provides access to the case-law of the European Court of Human Rights (Grand Chamber, Chamber and Committee judgments and decisions, communicated cases, advisory opinions and legal summaries from the Case-Law Information Note) and of the former European Commission of Human Rights (decisions and reports), and to the resolutions of the Council of Europe's Committee of Ministers.

An annual index provides an overview of the cases that have been summarised in the monthly Information Notes. The annual index is cumulative; it is regularly updated.

-ooOoo-

La Note d'information contient les résumés d'affaires dont le greffe de la Cour a indiqué qu'elles présentaient un intérêt particulier. Les résumés sont rédigés par des juristes du greffe et ne lient pas la Cour. Ils sont en principe rédigés dans la langue de l'affaire concernée. Les traductions des résumés vers l'autre langue officielle de la Cour sont accessibles directement à partir de la Note d'information, au moyen d'hyperliens pointant vers la base de données HUDOC qui est alimentée au fur et à mesure de la réception des traductions. La version électronique de la Note peut être téléchargée à l'adresse suivante : www.echr.coe.int/NotelInformation/fr.

Les résumés juridiques publiés dans la Note d'information sur la jurisprudence de la Cour sont également disponibles dans la base de données HUDOC, sous la catégorie de documents « Résumés juridiques ». La base de données HUDOC, disponible en libre accès à partir du site internet de la Cour (<http://hudoc.echr.coe.int>), permet d'accéder à la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme (arrêts et décisions de Grande Chambre, de chambre et de comité, affaires communiquées, avis consultatifs et résumés juridiques extraits de la Note d'information sur la jurisprudence), ainsi qu'à celle de l'ancienne Commission européenne des droits de l'homme (décisions et rapports) et aux résolutions du Comité des Ministres du Conseil de l'Europe.

Un index annuel récapitule les affaires résumées dans les Notes d'information. L'index est cumulatif pour chaque année ; il est régulièrement édité.

Anyone wishing to reproduce and/or translate all or part of the Information Note in print, online or in any other format should contact publishing@echr.coe.int for further instructions.

European Court of Human Rights
(Council of Europe)
67075 Strasbourg Cedex – France
Tel: + 33 (0)3 88 41 20 18
Fax: + 33 (0)3 88 41 27 30
publishing@echr.coe.int
www.echr.coe.int
twitter.com/ECHR_CEDH
RSS feeds

For publication updates, please follow the Court's Twitter account at twitter.com/ECHR_CEDH

Photo: Council of Europe

Cover: interior of the Human Rights Building (Architects: Richard Rogers Partnership and Atelier Claude Bucher)

© Council of Europe – European Court of Human Rights, 2021

Toute personne souhaitant reproduire et/ou traduire tout ou partie de la Note d'information, sous forme de publication imprimée ou électronique, ou sous tout autre format, est priée de s'adresser à publishing@echr.coe.int pour connaître les modalités d'autorisation.

Cour européenne des droits de l'homme
(Conseil de l'Europe)
67075 Strasbourg Cedex – France
Tél.: + 33 (0)3 88 41 20 18
Fax: + 33 (0)3 88 41 27 30
publishing@echr.coe.int
www.echr.coe.int
twitter.com/ECHR_CEDH
Fils RSS

Pour toute nouvelle information relative aux publications, veuillez consulter le compte Twitter de la Cour: twitter.com/ECHR_CEDH

Photo: Conseil de l'Europe

Couverture: vue intérieure du Palais des droits de l'homme (architectes: Richard Rogers Partnership et Atelier Claude Bucher)

© Conseil de l'Europe – Cour européenne des droits de l'homme, 2021

TABLE OF CONTENTS / TABLE DES MATIÈRES

ARTICLE 2

Effective investigation/Enquête effective

- Effective criminal proceedings concerning the killing of a child during a meeting with his father organised by the authorities: *no violation*
- Procédure pénale effective sur l'infanticide commis lors d'une rencontre entre père et enfant organisée par l'autorité publique: *non-violation*

Penati – Italy/Italie, 44166/15, Judgment/Arrêt 11.5.2021 [Section I]..... 8

ARTICLE 3

Inhuman or degrading treatment/Traitement inhumain ou dégradant

- Athlete obliged to undergo treatment to lower her natural testosterone levels in order to be able to compete in female events: *communicated*
- Athlète obligée de suivre un traitement pour réduire son taux naturel de testostérone afin d'accéder aux compétitions féminines: *affaire communiquée*

Semenya – Switzerland/Suisse, 10934/21, Communication [Section III] 9

ARTICLE 5

Article 5 § 1

Deprivation of liberty/Privation de liberté

- 52-day general lockdown imposed by the authorities to tackle the COVID-19 pandemic: *Article 5 not applicable; inadmissible*
- Confinement général de 52 jours imposé par les autorités pour lutter contre la pandémie de COVID-19: *article 5 non applicable; irrecevable*

Terheş – Romania/Roumanie, 49933/20, Decision/Décision 13.4.2021 [Section IV] 9

Article 5 § 4

Review of lawfulness of detention/Contrôle de la légalité de la détention

- Reporting judge's draft judgment sent to the advocate-general but not to the applicant ahead of the Court of Cassation hearing: *no violation*
Advocate-general's submissions presented for the first time orally at the hearing, without being sent to the applicant in advance: *no violation*
- Projet d'arrêt du conseiller-rapporteur communiqué avant l'audience de la Cour de cassation à l'avocat général et non au requérant: *non-violation*
Conclusions de l'avocat général présentées pour la première fois oralement à l'audience, sans communication préalable au requérant: *non-violation*

Manzano Diaz – Belgium/Belgique, 26402/17, Judgment/Arrêt 18.5.2021 [Section III] 10

ARTICLE 6

Article 6 § 1 (civil)

Independent and impartial tribunal/Tribunal indépendant et impartial

- Lack of impartiality of an arbitrator, top official and counsel of parent entity of applicant's opponent company in related civil proceedings: *violation*
- Manque d'impartialité d'un arbitre, cadre dirigeant et conseil de la société mère de l'adversaire de la société requérante dans une procédure civile connexe: *violation*

Beg S.p.a. v. Italy – Italy/Italie, 5312/11, Judgment/Arrêt 20.5.2021 [Section I]..... 12

Article 6 § 1 (criminal/pénal)**Public hearing/Audience publique**

- Holding appeal hearing in camera not strictly required as a safety consideration: *violation*
- Tenue à huis clos d'une audience d'appel non strictement requise par des considérations de sécurité: *violation*

Kilin – Russia/Russie, 10271/12, Judgment/Arrêt 11.5.2021 [Section III] 13

Article 6 § 1 (constitutional/constitutionnel)**Tribunal established by law/Tribunal établi par la loi**

- Grave irregularities vitiating election of Constitutional Court judge sitting on the panel which examined the applicant company's constitutional complaint: *violation*
- Graves irrégularités qui ont entaché l'élection à la Cour constitutionnelle d'un juge ayant siégé dans le collège chargé d'examiner le recours constitutionnel formé par la société requérante: *violation*

Xero Flor W Polsce sp. z o.o – Poland/Pologne, 4907/18, Judgment/Arrêt 7.5.2021 [Section I] 13

ARTICLE 8**Respect for private life/Respect de la vie privée**

- Convention compliance of secret surveillance regime including bulk interception of communications and intelligence sharing: *violations; no violation*
- Conformité à la Convention d'un régime de surveillance secrète, notamment de l'interception en masse de communications et du partage de renseignements: *violations, non-violation*

Big Brother Watch and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 58170/13 et al., Judgment/Arrêt 25.5.2021 [GC]

Centrum för rättvisa – Sweden/Suède, 35252/08, Judgment/Arrêt 25.5.2021 [GC] 15

- Justified publication of applicant's identifying data, including home address, on tax authority website portal, for failing to fulfil his tax obligations: *case referred to the Grand Chamber*
- Publication, justifiée, sur le portail internet des autorités fiscales, de renseignements propres à permettre l'identification du requérant, dont l'adresse de son domicile, au motif que celui-ci ne s'était pas acquitté de ses obligations fiscales: *affaire renvoyée devant la Grande Chambre*

L.B. – Hungary/Hongrie, 36345/16, Judgment/Arrêt 12.1.2021 [Section IV] 20

- Proportionate and foreseeable nature of the placement under protective supervision of an elderly and vulnerable person on the grounds of her extravagant spending, a concept interpreted by reference to the former French Civil Code: *no violation*
- Caractère proportionné et prévisible du placement d'une personne âgée et vulnérable en curatelle simple au motif de sa « prodigalité », interprétée par référence à l'ancien code civil français: *non-violation*

M.K. – Luxembourg, 51746/18, Judgment/Arrêt 18.5.2021 [Section III] 20

- Termination of pre-adoption foster placement "with a legal risk" in applicant's home and child's transfer to another family on grounds of child's best interests: *no violation*
- Révocation du placement en vue d'adoption « à risque juridique » chez la requérante et transfert de l'enfant dans une autre famille, motivés par son intérêt supérieur: *non-violation*

Jessica Marchi – Italy/Italie, 54978/17, Judgment/Arrêt 27.5.2021 [Section I] 21

Respect for private life/Respect de la vie privée**Positive obligations/Obligations positives**

- "Secondary victimisation" of a victim of sexual assault on account of comments in the reasoning of the judgment that were guilt-inducing, moralising and conveyed sexist stereotypes: *violation*
- «Victimisation secondaire» d'une victime de violences sexuelles du fait des propos culpabilisants, moralisateurs et véhiculant des stéréotypes sexistes dans les motifs de l'arrêt: *violation*

J.L. – Italy/Italie, 5671/16, Judgment/Arrêt 27.5.2021 [Section I] 23

Respect for private life/Respect de la vie privée

- Athlete obliged to undergo treatment to lower her natural testosterone levels in order to be able to compete in female events: *communicated*

- Athlète obligée de suivre un traitement pour réduire son taux naturel de testostérone afin d'accéder aux compétitions féminines: *affaire communiquée*
Semenya – Switzerland/Suisse, 10934/21, Communication [Section III]25

Respect for family life/Respect de la vie familiale

- Non-recognition of parental link with non-biological child born abroad via surrogacy, while preserving bond through foster care: *“family life” applicable; no violation*
- Non-reconnaissance d'un lien de filiation entre un enfant non biologique né à l'étranger d'une gestation pour autrui et ses parents d'intention, mais maintien d'un lien familial grâce au placement de l'enfant sous la garde de ces derniers: «*vie familiale*» *applicable; non-violation*
Valdís Fjölnisdóttir and Others/et autres – Iceland/Islande, 71552/17, Judgment/Arrêt 18.5.2021 [Section III].....25

ARTICLE 9

Manifest religion or belief/Manifester sa religion ou sa conviction

- Prohibition on public, including religious, gatherings imposed by the authorities to tackle the COVID-19 pandemic: *communicated*
- Interdiction des rassemblements publics, y compris religieux, imposée par les autorités pour combattre la pandémie de COVID-19: *affaire communiquée*
Magdić – Croatia/Croatie, 17578/20, Communication [Section I].....27

ARTICLE 10

Freedom of expression/Liberté d'expression

- Insufficient protection of confidential journalist material under electronic surveillance schemes: *violation*
- Protection insuffisante d'éléments journalistiques confidentiels visés par des programmes de surveillance électronique: *violation*
Big Brother Watch and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 58170/13 et al., Judgment/Arrêt 25.5.2021 [GC].....27
- Interim injunction without a clear and foreseeable legal basis, banning the dissemination of information on a parliamentary inquiry: *violation*
- Injonction provisoire, sans base légale claire et prévisible, interdisant toute diffusion d'informations sur une enquête parlementaire: *violation*
Akdeniz and Others/et autres – Turkey/Turquie, 41139/15 and/et 41146/15, Judgment/Arrêt 4.5.2021 [Section II].....27
- Criminal fine of EUR 1,000 for disclosing to the media confidential documents of a private-sector employer (“Luxleaks”) of insufficient public interest to counterbalance the harm caused: *no violation*
- 1 000 euros d'amende pénale pour avoir divulgué aux médias des documents confidentiels de son employeur privé («*Luxleaks*»), sans intérêt public suffisant pour pondérer le dommage causé: *non-violation*
Halet – Luxembourg, 21884/18, Judgment/Arrêt 11.5.2021 [Section III]29
- Conviction for sharing content online within a small social-media group with intent to incite violence against non-Russian ethnicities, established in absence of commentary: *no violation*
- Requérané condamné pour incitation à la violence contre les ethnies non russes après avoir partagé sans commentaire des contenus sur un petit réseau social en ligne: *non-violation*
Kilin – Russia/Russie, 10271/12, Judgment/Arrêt 11.5.2021 [Section III]31
- Disciplinary and sporting sanctions and fines imposed by the Turkish Football Federation, without adequate justification, for comments made on a TV programme and the social networks: *violation*
- Sanctions disciplinaires, sportives et pécuniaires infligées par la Fédération turque de football pour des propos lors d'une émission TV et sur les réseaux sociaux, sans justification adéquate: *violation*
İbrahim Tokmak – Turkey/Turquie, 54540/16, Judgment/Arrêt
Naki and/et AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği – Turkey/Turquie, 48924/16, Judgment/Arrêt
Sedat Doğan – Turkey/Turquie, 48909/14, Judgment/Arrêt
18.5.2021 [Section II]33

ARTICLE 11**Freedom of peaceful assembly/Liberté de réunion pacifique**

- Prohibition on public, including religious, gatherings imposed by the authorities to tackle the COVID-19 pandemic: *communicated*
- Interdiction des rassemblements publics, y compris religieux, imposée par les autorités pour combattre la pandémie de COVID-19: *affaire communiquée*

Magdić – Croatia/Croatie, 17578/20, Communication [Section I]..... 36

ARTICLE 14**Discrimination (Articles 3 and/et 8)**

- Discriminatory effect of sports regulations establishing an upper limit of testosterone levels as a condition for competing in female events: *communicated*
- Effet discriminatoire d'un règlement sportif prévoyant une limite de taux de testostérone comme condition d'accès aux compétitions féminines: *affaire communiquée*

Semenya – Switzerland/Suisse, 10934/21, Communication [Section III] 36

Discrimination (Article 8)

- Discriminatory denial of surviving parent allowance to single mother of minor children of unknown father: *violation*
- Refus discriminatoire de l'allocation de parent survivant à la mère célibataire d'enfants mineurs nés de père inconnu: *violation*

Yocheva and/et Ganeva – Bulgaria/Bulgarie, 18592/15 et al, Judgment/Arrêt 11.5.2021 [Section IV]..... 36

ARTICLE 33**Inter-State application/Requête interétatique**

- Relinquishment in favour of the Grand Chamber
- Dessaisissement au profit de la Grande Chambre

Armenia/Arménie – Azerbaijan/Azerbaïdjan, 42521/20
Azerbaijan/Azerbaïdjan – Armenia/Arménie, 47319/20 38

ARTICLE 34**Victim/Victime**

- Blanket ban on the dissemination of information on a parliamentary inquiry: *victim status granted to a journalist but not to academics using social media*
- Interdiction générale de toute diffusion d'informations sur une enquête parlementaire: *qualité de victime reconnue à une journaliste et non aux universitaires, utilisateurs des médias sociaux*

Akdeniz and Others/et autres – Turkey/Turquie, 41139/15 and/et 41146/15, Judgment/Arrêt 4.5.2021 [Section II]..... 38

- Victim status recognised in respect of the complaint concerning the ineffectiveness of the investigation into a child's killing, despite a friendly-settlement award in the civil proceedings
- Qualité de victime reconnue au regard du grief tiré de l'ineffectivité de l'enquête sur un infanticide, en dépit de l'obtention d'une somme ayant réglé à l'amiable la procédure civile

Penati – Italy/Italie, 44166/15, Judgment/Arrêt 11.5.2021 [Section I]..... 38

ARTICLE 35**Article 35 § 1****Exhaustion of domestic remedies/Épuisement des voies de recours internes
Effective domestic remedy/Recours interne effectif – Russia/Russie**

- Newly reformed criminal cassation review procedure introduced by Federal Law 15-FZ an effective remedy requiring exhaustion: *inadmissible*

• Procédure de cassation en matière pénale nouvellement réformée par l'effet de la loi fédérale 15-FZ comme recours effectif à épuiser : <i>irrecevable</i> <i>Anikeyev and/et Yermakova – Russia/Russie, 1311/21 et al., Decision/Décision 13.4.2021 [Section III]</i>	38
ARTICLE 3 OF PROTOCOL No. 1/DU PROTOCOLE N° 1	
Free expression of the opinion of the people/ Libre expression de l'opinion du peuple	
Vote	
• Justified disenfranchisement of person with intellectual disability, based on thorough, individualised assessment by domestic courts: <i>no violation</i> • Déchéance du droit de vote justifiée sur la base d'une appréciation approfondie et individualisée par les juridictions nationales à l'égard d'une personne handicapée mentalement : <i>non-violation</i> <i>Caamaño Valle – Spain/Espagne, 43564/17, Judgment/Arrêt 11.5.2021 [Section III]</i>	39
ARTICLE 2 OF PROTOCOL No. 4/DU PROTOCOLE N° 4	
Article 2 § 1	
Freedom of movement/Droit de circulation	
• Lockdown imposed by the authorities to tackle the COVID-19 pandemic: <i>communicated</i> • Confinement imposé par les autorités pour combattre la pandémie de COVID-19 : <i>affaire communiquée</i> <i>Magdić – Croatia/Croatie, 17578/20, Communication [Section I]</i>	40
PROTOCOL No. 16/ PROTOCOLE N° 16	
Advisory opinions/Avis consultatifs	
• Requests for an advisory opinion accepted • Demandes d'avis consultatif acceptées <i>Request submitted by the Court of Cassation of Armenia/Demande soumise par la Cour de cassation arménienne, P16-2021-001, lodged on/introduite le 11.3.2021</i>	41
<i>Request submitted by the French Conseil d'État/Demande soumise par le Conseil d'État français, P16-2021-002, lodged on/introduite le 19.4.2021</i>	41
GRAND CHAMBER (PENDING)/GRANDE CHAMBRE (EN COURS)	
Referrals/Renvois	41
Relinquishments/Dessaisissements	41
OTHER JURISDICTIONS/AUTRES JURIDICTIONS	
European Union – Court of Justice (CJEU) and General Court/Union européenne – Cour de justice (CJUE) et Tribunal	41
RECENT PUBLICATIONS/PUBLICATIONS RÉCENTES	
Publications in non-official languages/Publications en langues non officielles	41

ARTICLE 2

Effective investigation/Enquête effective

Effective criminal proceedings concerning the killing of a child during a meeting with his father organised by the authorities: *no violation*

Procédure pénale effective sur l'infanticide commis lors d'une rencontre entre père et enfant organisée par l'autorité publique: *non-violation*

Penati – Italy/Italie, 44166/15, Judgment/Arrêt
11.5.2021 [Section I]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – Le fils de la requérante, âgé de huit ans à l'époque des faits, a été tué par son père (qui s'est donné la mort après coup), lors d'une rencontre dite « protégée » entre père et enfant dans une agence publique de la mairie. L'enfant était alors confié aux soins des services de l'assistance publique, chargés de réglementer les rencontres entre père et enfant dans un contexte de conflit accru entre les parents.

En droit – Article 2 (volet procédural)

a) *Recevabilité* – Ayant accepté la somme de 100 000 euros afin de régler à l'amiable la procédure civile entamée à l'encontre de la coopérative employant S.P., l'éducateur présent lors de l'infanticide, et de la mairie, et ayant renoncé à tout type d'action à l'encontre des contreparties à la transaction, la requérante ne peut plus se prétendre victime du grief qu'elle soulève sous l'angle du volet matériel de l'article 2.

La particularité de la présente affaire réside en ce qu'au moment de l'infanticide, l'enfant de la requérante était confié aux soins d'un organisme étatique, la municipalité, chargé d'organiser des rencontres entre père et enfant en milieu protégé, ainsi que de mettre en place les contrôles nécessaires afin d'éviter tout préjudice. La rencontre incriminée, ayant eu lieu dans des locaux publics, était donc issue d'une décision appartenant uniquement à l'autorité publique et organisée exclusivement par celle-ci.

La jurisprudence de la Cour en la matière commande une application rigoureuse de l'obligation de mener une enquête officielle, de nature pénale, répondant aux critères minimums d'effectivité. Et la Cour attribue une importance cruciale au fait que les victimes étaient sous la responsabilité de l'État, cela en dépit de l'obtention d'une somme au civil, qui ne relevait que du volet matériel du grief.

Le cas d'espèce relève donc d'une situation dans laquelle la réaction judiciaire exigée était de nature

pénale et la requérante n'a pas perdu sa qualité de victime au regard du volet procédural du grief qu'elle soulève sous l'angle de l'article 2.

De surcroît, sa qualité de victime doit être évaluée à la lumière du grief qu'elle soulève sous l'angle du volet procédural de l'article 2. Or elle ne se plaint pas de la responsabilité dans le décès de son fils de l'un ou l'autre individu ou entité, mais elle dénonce l'inefficacité de l'enquête au sens large, en ce que les investigations n'ont pas permis de reconstituer les faits de l'affaire ni d'en identifier les responsables.

Vu sous cet angle, l'objet de la transaction – dont les contreparties n'étaient que la coopérative employant S.P., acquitté au pénal à tout stade de la procédure, et la mairie – ne correspond pas aux doléances de la requérante devant la Cour. À l'article 4 de la transaction, l'intéressée s'était d'ailleurs réservé le droit de saisir d'autres juges que celui italien « concernant les responsabilités éventuelles imputables aux individus, entités ou institutions différentes de celles faisant partie de l'accord ».

Dans ce contexte, même si elle avait continué par la voie contentieuse, la procédure civile entamée par la requérante, qui avait déjà fait l'objet d'un rejet en première instance et était pendante en appel, aurait pu difficilement avoir comme résultat l'éluclaidation de l'ensemble des faits et des responsabilités de l'affaire, tel que requis par l'article 2 de la Convention.

Enfin, le Gouvernement a précisé que la renonciation de la requérante à tout droit d'indemnisation à la suite de la transaction ne comportait pas en soi la perte de la qualité de victime de celle-ci.

b) *Fond* – La requérante a pu soumettre ses doléances devant les juridictions grâce aux recours qui lui étaient ouverts en droit interne afin de faire la lumière sur les causes du décès de son enfant. Elle a saisi le tribunal de sa plainte en mars 2009. Au cours de l'enquête, de nombreux témoins ont été entendus par la police à la demande du procureur. Ces auditions ont été suivies par un rapport en octobre 2009 et intégrées par les témoignages recueillis par la défense de la requérante. En outre, cette dernière a été entendue personnellement au cours de la procédure et a pu également intégrer sa plainte.

À la lumière de l'ensemble des preuves recueillies, par un jugement de février 2012, le tribunal de première instance a décidé d'acquitter les trois personnes, indiquées par la requérante comme étant principalement les auteurs des faits incriminés, considérant que la prévisibilité de la matérialisation du risque faisait défaut en l'espèce, et que la

responsabilité des opérateurs des services sociaux était limitée au développement adéquat de l'enfant et ne s'étendait pas à sa sécurité physique.

Après l'arrêt de la cour d'appel de juillet 2013, concluant à la responsabilité pénale d'une seule personne, la Cour de cassation en mars 2015 a annulé sans renvoi ledit arrêt et, sur la base essentiellement des mêmes arguments du tribunal de première instance, a conclu à l'acquiescement.

La procédure pénale en examen, ayant duré environ quatre ans pour trois degrés de juridiction, a satisfait à exigence de promptitude prévue par l'article 2.

Quant à l'effectivité de l'enquête, les autorités ont pris les mesures raisonnables dont elles disposaient pour obtenir les preuves relatives aux faits de l'affaire. De nombreux témoins ont été entendus, une autopsie a été exécutée sur les corps de l'enfant et du père, un examen toxicologique quant au père a été mené et les autorités ont disposé des rapports nécessaires à l'évaluation des faits, notamment ceux des services sociaux, ainsi que d'une expertise psychologique concernant la requérante et le père.

Dans la mesure où les obligations de l'État défendeur sont de moyens et non pas de résultat, le fait que les trois accusés ont été acquittés ne permet pas en soi de conclure que la procédure pénale concernant le décès de l'enfant n'a pas répondu aux exigences de l'article 2.

En outre, l'action civile entamée par la requérante a été clôturée par la signature en octobre 2017 d'un règlement amiable entre les parties et une somme substantielle lui a été octroyée.

Conclusion : non-violation (unanimité).

ARTICLE 3

Inhuman or degrading treatment/ Traitement inhumain ou dégradant

Athlete obliged to undergo treatment to lower her natural testosterone levels in order to be able to compete in female events: *communicated*

Athlète obligée de suivre un traitement pour réduire son taux naturel de testostérone afin d'accéder aux compétitions féminines: *affaire communiquée*

Semenya – Switzerland/Suisse, 10934/21, Communication [Section III]

(See Article 14 below/Voir l'article 14 ci-dessous, page 36)

ARTICLE 5

Article 5 § 1

Deprivation of liberty/Privation de liberté

52-day general lockdown imposed by the authorities to tackle the COVID-19 pandemic: *Article 5 not applicable; inadmissible*

Confinement général de 52 jours imposé par les autorités pour lutter contre la pandémie de COVID-19: *article 5 non applicable; irrecevable*

Terheş – Romania/Roumanie, 49933/20, Decision/Décision 13.4.2021 [Section IV]

[English translation of the summary](#) – Version imprimable

En fait – Le 11 mars 2020, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) déclara que le monde se trouvait confronté à une pandémie causée par la COVID-19.

Le 16 mars 2020, le président roumain instaura en conséquence l'état d'urgence avec une limitation de la liberté de circulation. Toute circulation en dehors du domicile était interdite, sauf dans un certain nombre de cas limitativement énumérés et avec la production d'un document justifiant la sortie pour un motif valable. Les contrevenants étaient passibles d'une amende contraventionnelle.

L'état d'urgence prit fin le 14 mai 2020 à minuit.

En droit – Article 5 § 1 : Le requérant n'a pas invoqué devant la Cour l'article 2 du Protocole n° 4 et il s'attache plutôt à démontrer que la mesure de confinement général ne constitue pas simplement une limitation du droit à la liberté de circulation, mais une privation du droit à la liberté.

La mesure contestée a été imposée dans le cadre de l'état d'urgence dans un but d'isolement et de confinement de l'ensemble de la population, en raison de conditions sanitaires que les autorités nationales compétentes ont jugées graves et urgentes. L'état d'urgence, selon la loi roumaine, est un régime juridique spécial permettant de prendre un ensemble de mesures exceptionnelles dérogeant à l'ordre constitutionnel établi. Il intervient donc en cas de péril imminent ou en cours, pour une durée déterminée, et permet à l'État de prendre des mesures ayant pour effet de restreindre l'exercice de certaines libertés fondamentales. Le président roumain a décidé d'instaurer l'état d'urgence après avoir consulté les organes compétents, et en raison d'un « contexte exceptionnel imprévisible » dû à l'évolution de la situation épidémique internationale: le coronavirus SARS-CoV-2 se propageait dans le monde et l'OMS avait déclaré qu'il s'agissait d'une pandémie. Et si les autorités ne prenaient pas

d'urgence des mesures exceptionnelles pour limiter la propagation du virus au sein de la population, leur inaction aurait eu un impact très grave, principalement sur le droit à la vie, et subsidiairement sur le droit à la santé. Ainsi, c'est pour atténuer l'impact économique et social de l'épidémie et pour protéger le droit à la vie que l'État roumain a progressivement mis en place des mesures d'urgence, parmi lesquelles le confinement.

Pour la Cour, la pandémie de COVID-19 peut avoir des effets très graves non seulement sur la santé, mais aussi sur la société, sur l'économie, sur le fonctionnement de l'État et sur la vie en général, et la situation doit donc être qualifiée de « contexte exceptionnel imprévisible ».

La mesure contestée a duré cinquante-deux jours. Il s'agissait d'une mesure générale imposée à tous par des textes législatifs adoptés par les différentes autorités roumaines. En conséquence de l'application de cette mesure, le requérant a été obligé de rester à son domicile, à moins de sortir pour l'une des raisons expressément indiquées dans la loi, muni d'une attestation de déplacement.

Le requérant avait donc la liberté de quitter son domicile pour différentes raisons et il pouvait alors se rendre à différents endroits, au moment de la journée où cela s'avérerait nécessaire. Il ne faisait pas l'objet d'une surveillance individuelle de la part des autorités. Il n'a pas affirmé d'avoir été contraint de vivre dans un endroit exigu et ne s'est pas trouvé dans l'impossibilité de nouer des contacts sociaux. Dès lors, au vu de son degré d'intensité, la mesure contestée ne saurait être assimilée à une mesure d'assignation à résidence.

Aussi, le requérant n'a pas expliqué de manière concrète quels effets cette mesure avait eus sur son état. Il n'a pas prétendu n'avoir été concerné par aucun des motifs de sortie prévus par la loi et avoir dû, en conséquence, rester constamment enfermé à son domicile pendant toute la durée de l'état d'urgence. De manière plus générale, il n'a présenté aucun élément concret pour décrire la manière dont il avait effectivement vécu le confinement.

Au vu de tous ces éléments, le degré des restrictions apportées à la liberté de circulation du requérant n'est pas d'une intensité telle qu'elle permette de considérer que le confinement général imposé par les autorités ait constitué une privation de liberté. Le requérant ne peut donc passer pour avoir été privé de sa liberté au sens de l'article 5 § 1 de la Convention.

Enfin, la Roumanie entendait appliquer la dérogation prévue à l'article 15 de la Convention aux obligations découlant de l'article 2 du Protocole n° 4 qui garantit la liberté de circulation, droit que le requérant n'a pas invoqué devant la Cour. En tout état de

cause, étant donné que l'article 5 § 1 n'est pas applicable en l'espèce, il n'est pas nécessaire non plus d'examiner la validité de la dérogation déposée par la Roumanie auprès du Conseil de l'Europe.

Conclusion : irrecevable (incompatibilité *ratione materiae*).

Article 5 § 4

Review of lawfulness of detention/Contrôle de la légalité de la détention

Reporting judge's draft judgment sent to the advocate-general but not to the applicant ahead of the Court of Cassation hearing: *no violation*

Advocate-general's submissions presented for the first time orally at the hearing, without being sent to the applicant in advance: *no violation*

Projet d'arrêt du conseiller-rapporteur communiqué avant l'audience de la Cour de cassation à l'avocat général et non au requérant: *non-violation*

Conclusions de l'avocat général présentées pour la première fois oralement à l'audience, sans communication préalable au requérant: *non-violation*

Manzano Diaz – Belgium/Belgique, 26402/17, [Judgment/Arrêt](#) 18.5.2021 [Section III]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – Le requérant a mené une procédure en cassation à l'encontre d'une décision de maintien de son internement, adoptée par la commission supérieure de défense sociale. Sont en cause la transmission d'un projet d'arrêt du conseiller-rapporteur à l'avocat général, ainsi que les échanges prétendus entre l'avocat général et la Cour de cassation ou, au moins, le conseiller-rapporteur. Le requérant invoque l'article 6 § 1 de la Convention.

En droit – Article 5 § 4: Même à supposer que l'article 6 § 1 soit applicable sous son volet civil, l'article 5 § 4 constitue une *lex specialis* par rapport à cette dernière disposition.

i. *S'agissant du premier grief* – Le requérant se plaint que la communication du projet d'arrêt du conseiller-rapporteur à l'avocat général, sans que ce projet ne lui ait été communiqué, ainsi que les échanges entre le conseiller-rapporteur et l'avocat général avant l'audience publique ont emporté violation du principe de l'égalité des armes et du principe du contradictoire.

L'avocat général à la Cour de cassation n'a pas, en droit belge, la qualité de partie au procès. Il fait par-

tie du parquet de la Cour de cassation qui, à la différence du parquet des juridictions du fond, n'exerce pas, sauf cas exceptionnels étrangers à la présente affaire, l'action publique, ne saisit pas lui-même la Cour, et n'a pas non plus la qualité de défendeur. L'avocat général a pour tâche principale d'assister la Cour de cassation et de veiller au maintien de l'unité de la jurisprudence, et il agit en observant la plus stricte objectivité.

Ainsi, le principe de l'égalité des armes ne peut pas être invoqué dans un cas comme celui de l'espèce où aucune partie poursuivante ou autre partie adverse n'était partie à la procédure devant la Cour de cassation. Ensuite, la circonstance, évoquée par le requérant, que l'avocat général à la Cour de cassation ne fait pas partie du siège de la juridiction, ne suffit pas à démontrer en quoi il devrait du coup être considéré comme son adversaire dans la procédure en cassation, condition préalable pour alléguer une rupture de l'égalité des armes. En revanche, dès lors que l'avis de l'avocat général est destiné à conseiller et, partant, influencer la Cour de cassation, le principe du contradictoire doit être respecté.

Le projet d'arrêt élaboré par le conseiller-rapporteur, qui est un magistrat de la formation de jugement chargé d'instruire le dossier, ne constitue pas une pièce produite par une partie et susceptible d'influencer la décision juridictionnelle, mais un élément établi au sein de la juridiction dans le cadre du processus d'élaboration de la décision finale. Partant, un tel document de travail interne à la formation de jugement, couvert par le secret, ne saurait être soumis au principe du contradictoire.

Pour établir ses conclusions et pour arrêter la position qu'il soumet publiquement à la formation de jugement, l'avocat général, qu'il partage ou non l'orientation du conseiller-rapporteur, s'appuie notamment sur le projet d'arrêt de celui-ci. En ce qu'elles intègrent l'analyse du conseiller-rapporteur, ces conclusions peuvent donc être de nature à permettre aux parties de percevoir les éléments décisifs du dossier et la lecture qu'en fait la juridiction. Cette particularité leur offre ainsi l'opportunité d'y répondre avant que les juges ne statuent. Par conséquent, il ne saurait être allégué que celle-ci porte en elle-même atteinte au caractère équitable de la procédure devant la Cour de cassation.

Par ailleurs, aucune discussion n'est intervenue en l'espèce entre le conseiller-rapporteur et l'avocat général après la transmission du projet d'arrêt.

ii. *S'agissant du second grief* – Le requérant se plaint ensuite d'une violation du principe de l'égalité des armes et du principe du contradictoire en raison de l'absence de communication des conclusions de l'avocat général avant l'audience publique, où

elles n'ont été présentées qu'oralement, et de la connaissance qu'aurait eue la Cour de cassation de ces conclusions avant cette audience.

Outre qu'il n'était pas établi en quoi l'avocat général devait être regardé comme l'adversaire du requérant dans la procédure en cassation, le requérant reste en défaut d'apporter des éléments concrets de nature à étayer l'allégation suivant laquelle la Cour de cassation aurait pris connaissance des conclusions de l'avocat général avant l'audience ou qu'elle aurait pris sa décision avant la présentation publique de ces conclusions lors de cette audience. Dès lors, il y a lieu de considérer que tant le requérant que la Cour de cassation et le public ont découvert à l'audience le sens et le contenu des conclusions données oralement par l'avocat général, sur la base d'une note préparée par lui.

Il en résulte que le requérant ne saurait valablement soutenir avoir été placé dans une situation de net désavantage par rapport à quiconque du fait de ne pas avoir eu connaissance des conclusions de l'avocat général avant l'audience publique. Surabondamment, une partie ne saurait tirer du droit à l'égalité des armes le droit de se voir communiquer, préalablement à l'audience, des conclusions qui ne l'ont pas été à une autre partie, ni au rapporteur, ni aux juges de la formation de jugement.

Enfin en vertu du code judiciaire, le requérant disposait de la possibilité de répondre aux conclusions orales du ministère public, soit en exposant oralement ses observations lors de l'audience, soit en demandant un report d'audience ou en sollicitant l'autorisation de déposer une note en délibéré dans un certain délai. Le requérant n'établit pas en quoi il aurait été empêché d'user de cette possibilité dans les circonstances de l'espèce.

Compte tenu de ce qui précède, le requérant ne saurait prétendre avoir été placé dans une situation contraire aux exigences de l'article 5 § 4 de la Convention.

Conclusion: non-violation (unanimité).

(Voir aussi *K.A. et A.D. c. Belgique*, 42758/98 et 45558/99, 17 février 2005, [Résumé juridique](#), et *Marc-Antoine c. France* (déc.), 54984/09, 4 juin 2013, [Résumé juridique](#))

ARTICLE 6

Article 6 § 1 (civil)

Independent and impartial tribunal/ Tribunal indépendant et impartial

Lack of impartiality of an arbitrator, top official and counsel of parent entity of applicant's

**opponent company in related civil proceedings:
violation**

**Manque d'impartialité d'un arbitre, cadre
dirigeant et conseil de la société mère de
l'adversaire de la société requérante dans une
procédure civile connexe: violation**

Beg S.p.a. v. Italy – Italy/Italie, 5312/11, [Judgment/Arrêt](#) 20.5.2021 [Section I]

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

Facts – The applicant company complained under Article 6 § 1 about the alleged lack of impartiality of one of the arbitrators, N.I., on a panel of the Arbitration Chamber of the Rome Chamber of Commerce (“the ACR”) rendering an arbitral award in the context of voluntary arbitration proceedings between itself and another Italian company, ENELPOWER S.p.a. In particular, it claimed that N.I. lacked impartiality by reason of his professional links with ENEL, ENELPOWER’s parent entity.

Law – Article 35 § 3 (a) (jurisdiction *ratione personae*): The domestic courts had examined the validity of the arbitral award, declaring it enforceable, and had examined and dismissed both the applicant’s request for withdrawal and its nullity appeals; under domestic law they had the jurisdiction to do so notwithstanding the parties’ agreement to renounce all the waivable remedies. Consequently, the Court had jurisdiction *ratione personae* as to the ACR’s impugned acts and omissions as validated by domestic courts.

Article 6 § 1: The Court first examined the question of waiver raised in the case. It found that the applicant could not be considered to have unequivocally waived either the guarantee of the arbitrators’ impartiality, as established under the ACR rules, or the expectation that the domestic courts would ensure the compliance of the arbitral award with the relevant Civil Procedure Code rules, including those relating to impartiality. In reaching this conclusion, the Court took into account the following factors:

- The applicant had freely and voluntarily accepted the arbitration before N.I.’s appointment.
- The ACR Rules compelled arbitrators to indicate any relationship with the parties or their counsel that might have an impact on their independence and impartiality, and any direct or indirect personal or economic interest in the dispute’s subject matter. They did not, however, compel them to explicitly indicate the absence of such relationships and/or interests. Three of the arbitrators had expressly indicated the absence of such a reason whereas N.I. had simply accepted the appointment. In the ab-

sence of an explicit negative disclosure, one could legitimately presume that such relationships and/or economic interests did not exist. The fact that the applicant had not challenged the lack of such a disclosure did not demonstrate a waiver of its right to have its dispute settled by an independent and impartial tribunal.

- There was no concrete evidence that the applicant had in fact been aware of N.I.’s professional activities. As soon as it had become aware of the professional links between N.I. and one of the parties, it had informed the ACR and the other arbitrators of its intention to lodge a withdrawal request, immediately did so with the Rome District Court and later challenged the award’s validity. Although its withdrawal requests had been dismissed as out of time, the complaint as to the award’s nullity stemming from a lack of impartiality of N.I. was held to have been regularly lodged in the arbitration proceedings and was dismissed after an examination of the merits. The case in this sense therefore radically differed from the situation in *Suovaniemi and Others v. Finland* (dec.).

Accordingly, the arbitration proceedings had to afford the safeguards provided for under Article 6 § 1 of the Convention.

As to merits of the applicant’s complaint, what was relevant was the relationship between the two companies and not their public or private nature. The Court then focused its assessment on the objective aspect of impartiality, as there was no evidence to suggest any personal prejudice or bias on N.I.’s part. It held that N.I.’s impartiality had been capable of being, or at least appearing, open to doubt and that the applicant’s fears in this respect could be considered reasonable and objectively justified. In this respect, the following was relevant:

- First, N.I.’s role as Vice-Chairman and a member of Board of Directors of ENEL at a time when there had been ongoing negotiations between the applicant and ENEL. Without speculating as to N.I.’s effective knowledge of these negotiations, given the business project’s importance and economic stakes, N.I.’s senior role in ENEL which had conducted the first negotiations and the preliminary agreement, and whose subsidiary would later oppose the applicant in the arbitration proceedings, seen from the point of view of an external observer, could legitimately give rise to doubts as to his impartiality.
- Second, N.I.’s role as ENEL’s lawyer in parallel domestic civil proceedings and, in particular, at least one of these which had overlapped with the arbitration proceedings. At that time ENELPOWER had been wholly controlled by and had still been an internal division within ENEL.

– Lastly, the Court also pointed to the subsequent change in domestic law under which the fact that an arbitrator regularly advised a party to arbitration proceedings or, *inter alia*, the company that controlled it, was a reason for disqualification. This provided for clearer and, if applicable, wider guarantees against a lack of impartiality in arbitration proceedings, such that, if this case had been domestically adjudicated after this reform the outcome might have been different.

Accordingly, the Court found a violation of Article 6 § 1 of the Convention.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 15,000 in respect of non-pecuniary damage; claim for pecuniary damage dismissed.

(See also *Suovaniemi and Others v. Finland* (dec.), 31737/96, 23 February 1999; *Pescador Valero v. Spain*, 62435/00, 17 June 2003, [Legal Summary](#); *Mutu and Pechstein v. Switzerland*, 40575/10 and 67474/10, 2 October 2018, [Legal Summary](#))

Article 6 § 1 (criminal/pénal)

Public hearing/Audience publique

Holding appeal hearing in camera not strictly required as a safety consideration: violation

Tenue à huis clos d'une audience d'appel non strictement requise par des considérations de sécurité: violation

Kilin – Russia/Russie, 10271/12, [Judgment/Arrêt](#) 11.5.2021 [Section III]

(See Article 10 below/Voir l'article 10 ci-dessous, [page 31](#))

Article 6 § 1 (constitutional/constitutionnel)

Tribunal established by law/Tribunal établi par la loi

Grave irregularities vitiating election of Constitutional Court judge sitting on the panel which examined the applicant company's constitutional complaint: violation

Graves irrégularités qui ont entaché l'élection à la Cour constitutionnelle d'un juge ayant siégé dans le collège chargé d'examiner le recours constitutionnel formé par la société requérante: violation

Xero Flor W Polsce sp. z o.o – Poland/Pologne, 4907/18, [Judgment/Arrêt](#) 7.5.2021 [Section I]

Traduction française du résumé – Printable version

Facts – The applicant company – a leading producer of turf – sought compensation for damage to its turf caused by game from a state-owned forest district. Under domestic law (the Hunting Act), the procedure for the assessment of damage and payment of compensation of crops was to be regulated by the Minister of the Environment, and the relevant Ordinance of the Minister limited the amount of compensation to a percentage amount of the total calculated value. The parties disputed the amount of compensation owed. Before the domestic courts, the applicant company unsuccessfully argued, among other things, that the law and application of the Ordinance was unconstitutional. The applicant company later lodged a constitutional complaint: those proceedings were discontinued by a majority decision of the Constitutional Court composed of a panel of five judges, including M.M.

The applicant company complained before the Court that one of the judges, M.M., on the bench of the Constitutional Court which had examined its constitutional complaint had not been elected in accordance with the domestic law:

During its last session in October 2015, the seventh-term *Sejm* (lower house of Parliament) had adopted resolutions electing five judges to replace those whose term of office was coming to an end (for three of those judges, their term of office came to an end *during* the seventh-term of the *Sejm*). The President of the Republic did not receive an oath from them. In November 2015, and among other things, the new eighth-term *Sejm* adopted resolutions on the “lack of legal effect” of the previous *Sejm's* election of those five judges (“the November resolutions”), and in December, it elected five new judges to the Constitutional Court, including M.M. The President received an oath from those judges.

In a judgment of 3 December 2015, upheld in a series of subsequent rulings, the Constitutional Court found various constitutional incompatibilities and held that the election by the new eighth-term *Sejm* of three of the judges, including Judge M.M., to seats, that had been already filled in October by the seventh-session *Sejm*, was invalid.

The eighth-term *Sejm* subsequently adopted new legislation which included a provision to the effect that the judges in issue should be included in adjudicating benches and assigned cases. The Constitutional Court found that this provision was unconstitutional. Legislation with similar provisions was subsequently passed, entering into force in 2017, and M.M. was admitted to the bench of the Constitutional Court. In a judgment of October 2017, the Constitutional Court held that the new legislative provisions were compatible with the Constitution.

Law – Article 6 § 1

(a) *Applicability* – The proceedings before the Constitutional Court had been directly decisive for the civil right asserted by the applicant company. Indeed, had the Constitutional Court found that the provision of the Ordinance, which had constituted the basis of the final decision in the case, had infringed the applicant company's constitutional right of property, the company would have been able to request that the competent court reopen the civil proceedings under the Constitution and the Code of Civil Procedure. In the renewed examination of the case, the courts would have had to disregard the normative act which had been declared unconstitutional and examine the applicant company's claim for compensation exclusively under the Hunting Act, while having regard to the general principle in civil law of full compensation for damage. Article 6 § 1 was accordingly applicable to the proceedings before the Constitutional Court in the instant case.

(b) *Merits* – The Court examined whether the irregularities encountered in the judicial election procedure in December 2015 had had the effect of depriving the applicant company of its right to a “tribunal established by law”; in the light of the three-step test formulated in *Guðmundur Andri Ástráðsson*:

(i) *Whether there was a manifest breach of the domestic law* – Firstly, in its judgment of 3 December 2015, the Constitutional Court had found that the November resolutions had had no legal effect on the resolutions of the seventh-term *Sejm* on the election of judges, since neither that *Sejm* nor the subsequent *Sejm* had had any power to alter an earlier decision on the election of a Constitutional Court judge. In a subsequent decision, the Constitutional Court had added that there had been no legal regulations allowing any State organ, including the *Sejm*, to declare a resolution of the *Sejm* on the election of a Constitutional Court judge invalid. In the light of those findings, there had been a breach of domestic law as regards the adoption of the November resolutions.

Secondly, and in agreement with the relevant series of Constitutional Court rulings, the Court found that the election of the three judges, including Judge M.M., to the Constitutional Court had been carried out in breach of Article 194 § 1 of the Constitution, namely the rule that a judge should be elected by the *Sejm* whose term of office covered the date on which his seat becomes vacant. In addition, as established by the Constitutional Court, the election of the three judges had concerned seats at the Constitutional Court that had already been filled by the judges duly elected by the seventh-

term *Sejm*. The resolutions of the eighth-term *Sejm* on the election of the three judges had therefore constituted a second breach of the domestic law in respect of the election procedure for Constitutional Court judges.

Thirdly, the Constitutional Court had held that the President of the Republic had been under an obligation to immediately receive the oath from a Constitutional Court judge elected by the *Sejm*. The President had refused to receive the oath of office from the three judges duly elected by the seventh-term *Sejm*, and at the same time, had received those of the judges elected by the eighth-term *Sejm* immediately. Those acts and omissions had to be regarded as a contravention of the domestic law in respect of the election process for Constitutional Court judges.

The Court was unable to accept the Government's argument that those Constitutional Court rulings had had no relevance for the validity of Judge M.M.'s election. In particular, referring to the Constitutional Court's judgment of October 2017, the Government had asserted that the final verification of the election of a Constitutional Court judge took place at the stage of taking the oath before the President, and had emphasised the importance of that act. However, that judgment, without relying on any substantive grounds, had disregarded and/or contradicted the earlier judgments of the Constitutional Court. In the circumstances, the later judgment of October 2017 could not cure the fundamental defects in the election of those three judges, including M.M., as identified in clear terms in the Constitutional Court's earlier rulings, nor could it legitimise their election. Furthermore, the panel of five judges which had given that later judgment included two judges (including M.M.) elected by the eighth-term *Sejm* whose very status had been at stake in the proceedings. In view of the foregoing, the judgment of October 2017 carried little, if any, weight in the assessment of the validity of the impugned election of Constitutional Court judges.

The three contraventions at issue had to be regarded as manifest breaches of the domestic law for the purposes of the first step of the test.

(ii) *Whether the breaches of the domestic law pertained to a fundamental rule of the procedure for appointing judges* – The breaches of domestic law had concerned a fundamental rule of the election procedure, namely the rule that a judge of the Constitutional Court was to be elected by the *Sejm* whose term of office covered the date on which his seat became vacant. That fundamental rule deriving from the constitution had been recognised by the Constitutional Court in its judgment of 3 December 2015 and confirmed in its four subsequent rulings.

The election of the three judges in December 2015 and their swearing-in had taken place just before the Constitutional Court had delivered its judgment. The precipitate actions of the eighth-term *Sejm* and the President, who had been aware of the imminent decision of the Constitutional Court, raised doubts about irregular interference by those authorities in the election process for constitutional judges.

The breaches of a fundamental rule had been further compounded: firstly, by the eighth-term *Sejm* and the President persisting in defying the finding of the Constitutional Court in its relevant rulings; and secondly, by the legislature attempting – by means of legislative acts – to force the admission to the bench of the three judges, including Judge M.M. In that connection, the Court was particularly concerned by the fact that the Constitutional Court had declared statutory provisions aimed at forcing the judges' admission to the bench unconstitutional in two judgments and that the Prime Minister had refused to publish those judgments, in contravention of the constitutional provision stating that judgments of the Constitutional Court shall be published immediately. Moreover, the eighth-term *Sejm* had continued defying the Constitutional Court's rulings and eventually adopted legislation which had ultimately led to the three judges' admission to the bench of the Constitutional Court.

In failing to respect their duty to comply with the relevant judgments of the Constitutional Court, the actions of the legislative and executive authorities had been incompatible with the rule of law. Their failure in that respect further demonstrated their disregard for the principle of legality, which requires that State action must be in accordance with and authorised by the law. Further, the authorities' failure to abide by the relevant Constitutional Court judgments was also linked with their challenging the role of the Constitutional Court as the ultimate arbiter in cases involving the interpretation of the Constitution and the constitutionality of the law. That aspect of the case had also to be regarded as undermining the purpose of the "established by law" requirement; and the same could be said of the Prime Minister's refusal to publish the judgments.

The actions of the legislature and the executive had therefore amounted to unlawful external influence on the Constitutional Court. The breaches in the procedure for electing the three judges, including M.M., to the Constitutional Court had been of such gravity as to impair the legitimacy of the election process and undermine the very essence of the right to a "tribunal established by law".

(iii) *Whether the allegations regarding the right to a "tribunal established by law" were effectively reviewed by the domestic courts, and whether remedies were provided* – There was no procedure under Polish law whereby the applicant company could challenge the alleged defects in the election process for judges of the Constitutional Court. Consequently, no remedies had been provided.

Conclusion: violation (unanimously).

The Court also held, unanimously, that there had been a violation of Article 6 § 1 as regards the right to a fair hearing, on account of the reasons given by the courts for the refusal to refer a legal question to the Constitutional Court being insufficient.

Article 41: no claim made for non-pecuniary damage; claim in respect of pecuniary damage dismissed.

(See *Guðmundur Andri Ástráðsson v. Iceland* [GC], 26374/18, 1 December 2020, [Legal Summary](#))

ARTICLE 8

Respect for private life/Respect de la vie privée

Convention compliance of secret surveillance regime including bulk interception of communications and intelligence sharing: violations; no violation

Conformité à la Convention d'un régime de surveillance secrète, notamment de l'interception en masse de communications et du partage de renseignements: violations, non-violation

Big Brother Watch and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 58170/13 et al., [Judgment/Arrêt](#) 25.5.2021 [GC]

Centrum för rättvisa – Sweden/Suède, 35252/08, [Judgment/Arrêt](#) 25.5.2021 [GC]

Traduction française du résumé dans les affaires [Big Brother Watch et autres](#) et [Centrum för rättvisa](#)

Printable version in the [Big Brother Watch and Others](#) and [Centrum för rättvisa](#) cases

Facts

In *Big Brother Watch and Others*, the applicants, legal and natural persons, complained about the scope and magnitude of the electronic surveillance programmes operated by the Government of the United Kingdom. In a judgment of 13 September 2018 (see [Legal Summary](#)), a Chamber of the Court found that the bulk interception regime under section 8(4) of the Regulation of Investigatory Powers

Act (RIPA) and regime for obtaining data from communications service providers under Chapter II of RIPA had violated Articles 8 and 10. It found no violation of Article 8 in respect of the intelligence sharing regime.

In *Centrum för rättvisa*, the applicant, a non-governmental organisation, considers that there is a risk that its communications through mobile telephones and mobile broadband have been or will be intercepted and examined by way of signals intelligence. In Sweden, the National Defence Radio Establishment (“the FRA”) is authorised to conduct signals intelligence through bulk interception of communications. In a judgment of 19 June 2018 (see [Legal Summary](#)), a Chamber of the Court unanimously found no violation of Article 8.

The cases were referred to the Grand Chamber at the applicants’ request.

Law

1. *The bulk interception of communications (both cases)*

Article 8

(a) *Interference* – Article 8 applied at each stage of the bulk interception process, and the degree of interference with privacy rights increased as the process moved through the different stages, notably: (i) interception and initial retention of communications and related communications data; (ii) application of specific selectors to the retained communications/related communications data; (iii) examination of selected communications/related communications data by analysts; and (iv) subsequent retention of data and use of the “final product”, including the sharing of data with third parties.

(b) *Whether there was a need to develop the case-law* – In *Weber and Saravia* and *Liberty and Others*, the Court had applied the minimum safeguards developed in its case-law on targeted interception. However, seen in the light of the intervening technological developments, the scope of the surveillance activity considered in those cases would have been much narrower. More importantly, the Court had not expressly addressed the fact that targeted interception and bulk interception were different in a number of important respects. Unlike targeted interception, bulk interception was generally directed at international communications and predominantly used for foreign intelligence gathering and the identification of new threats from both known and unknown actors. Where specified individuals were “targeted”, their devices were not monitored; rather, strong selectors were applied to the communications intercepted in bulk by the intelligence services.

(c) *The test to be applied to bulk interception regimes* – While the safeguards already identified by the Court in the area of targeted interception regimes provided a useful framework, they had to be adapted to reflect the specific features of a bulk interception regime, the purpose of which was in principle preventive, rather than for the investigation of a specific target or an identifiable criminal offence. For instance, the requirement to define clearly in domestic law the categories of people liable to have their communications intercepted and the nature of offences which might give rise to such an order was not readily applicable to a bulk interception regime; nor was the requirement of “reasonable suspicion”. Nevertheless, it was imperative that the domestic law should set out with sufficient clarity and detail the grounds upon which bulk interception might be authorised and the circumstances in which an individual’s communications might be intercepted. Furthermore, in the context of bulk interception, the importance of supervision and review would be amplified, because of the inherent risk of abuse and the legitimate need for secrecy. Account also had to be taken of the increasing degrees of intrusion into the Article 8 rights of individuals as the bulk interception operation moved through the stages identified, which meant that the need for safeguards would be at its highest at the end of the process, where information about a particular person would be analysed or the content of the communications was being examined by an analyst. Therefore, process had to be subject to “end-to-end safeguards”, meaning that, at the domestic level, an assessment had to be made at each stage of the process of the necessity and proportionality of the measures being taken; that bulk interception had to be subject to independent authorisation at the outset, when the object and scope of the operation were being defined; and that the operation had to be subject to supervision and independent *ex post facto* review. These were fundamental safeguards which would be the cornerstone of any Article 8 compliant bulk interception regime.

The Court was not persuaded that the acquisition of related communications data through bulk interception was necessarily less intrusive than the acquisition of content. Therefore, the interception, retention and searching of related communications had to be analysed by reference to the same safeguards as those applicable to content.

When conducting a global assessment of the operation of the regime, the Court would focus primarily on whether the domestic legal framework contained sufficient guarantees against abuse and whether the process was subject to “end-to-end safeguards”. In doing so, it would have regard to

the actual operation of the system of interception, including the checks and balances on the exercise of power, and the existence or absence of any evidence of actual abuse. In assessing whether the respondent State had acted within its narrower margin of appreciation, the Court needed to take account of a wider range of criteria than the six *Weber* safeguards. In addressing jointly “in accordance with the law” and “necessity”, the Court would examine whether the domestic legal framework clearly defined:

(i) The grounds on which bulk interception might be authorised.

In principle, the wider the grounds were, the greater the potential for abuse. However, narrower and/or more tightly defined grounds would only provide an effective guarantee against abuse if there were sufficient other safeguards in place to ensure that bulk interception was only authorised for a permitted ground and that it was necessary and proportionate for that purpose. The closely related issue of whether there existed sufficient guarantees to ensure that the interception was necessary or justified was therefore as important as the degree of precision with which the grounds on which authorisation might be given are defined. Consequently, in the Court’s view, a regime which permitted bulk interception to be ordered on relatively wide grounds might still comply with Article 8 of the Convention, provided that, when viewed as a whole, sufficient guarantees against abuse were built into the system to compensate for that weakness.

(ii) The circumstances in which an individual’s communications might be intercepted.

(iii) The procedure to be followed for granting authorisation.

Bulk interception had to be authorised by a body independent of the executive, although not necessarily a judicial one. That body had to be informed of both the purpose of the interception and the bearers or communication routes likely to be intercepted. That would enable them to assess the necessity and proportionality of the bulk interception operation and the selection of bearers.

The use of selectors – and strong selectors in particular – was one of the most important steps in the bulk interception process, as this was the point at which the communications of a particular individual might be targeted by the intelligence services. The Court accepted that the inclusion of all selectors in the authorisation might not be feasible in practice. Nevertheless, the authorisation had to at the very least identify the types or categories of selectors to be used. Moreover, enhanced safeguards had to be in place when strong selectors linked to

identifiable individuals were employed by the intelligence services. The use of every such selector had to be justified – with regard to the principles of necessity and proportionality – by the intelligence services and that justification had to be scrupulously recorded and subject to a process of prior internal authorisation providing for separate and objective verification.

(iv) The procedures to be followed for selecting, examining and using intercept material.

(v) The precautions to be taken when communicating the material to other parties.

The transmission by a Contracting State to foreign States or international organisations of material obtained by bulk interception had to be limited to such material as had been collected and stored in a Convention compliant manner and had to be subject to certain additional specific safeguards pertaining to the transfer itself: (i) the circumstances in which such a transfer might take place had to be set out clearly in domestic law; (ii) the transferring State had to ensure that the receiving State, in handling the data, had in place safeguards capable of preventing abuse and disproportionate interference (in particular, guaranteeing secure storage and restricting onward disclosure of the material). That did not necessarily mean that the receiving State had to have comparable protection to that of the transferring State, nor did it necessarily require that an assurance was given prior to every transfer; (iii) heightened safeguards would be necessary when it was clear that material requiring special confidentiality – such as confidential journalistic material – was being transferred; and (iv) the transfer of material to foreign intelligence partners also had to be subject to independent control.

(vi) The limits on the duration of interception, the storage of intercept material and the circumstances in which such material must be erased and destroyed.

In *Centrum för rättvisa*, while there had to be clear justification for special requirements regarding the destruction of material containing personal data, there also had to be a general legal rule governing the destruction of other material obtained through bulk interception of communications, where keeping it might affect, for example, the right of respect for correspondence under Article 8, including concerning legal persons. As a very minimum, there had to be a legal requirement to delete intercepted data that had lost pertinence for signals intelligence purposes.

(vii) The procedures and modalities for supervision by an independent authority of compliance with

the above safeguards and its powers to address non-compliance.

Each stage of the bulk interception process had also to be subject to a sufficiently robust supervision by an independent authority in a position to assess the necessity and proportionality of the action being taken, having due regard to the corresponding level of intrusion into the Convention rights of the persons likely to be affected. In order to facilitate this supervision, detailed records had to be kept by the intelligence services at each stage of the process.

(viii) The procedures for independent *ex post facto* review of such compliance and the powers vested in the competent body in addressing instances of non-compliance.

An effective remedy had to be available to anyone who suspected that his or her communications had been intercepted by the intelligence services, either to challenge the lawfulness of the suspected interception or the Convention compliance of the interception regime. As with targeted interception regimes, a remedy which did not depend on notification to the interception subject could also be an effective remedy in the context of bulk interception. In the absence of a notification requirement, it was imperative that the remedy be before a body which, while not necessarily judicial, was independent of the executive and ensured fairness of the proceedings, offering, in so far as possible, an adversarial process. The decisions of such authority had to be reasoned and legally binding.

(d) *Assessment of the cases at hand*

(i) *Centrum för rättvisa v. Sweden* – The Swedish bulk interception system was based on detailed legal rules, was clearly delimited in scope and provided for safeguards. The grounds upon which bulk interception could be authorised were clearly circumscribed, the circumstances in which communications might be intercepted and examined were set out with sufficient clarity, its duration was legally regulated and controlled and the procedures for selecting, examining and using intercepted material were accompanied by adequate safeguards against abuse. The same protections applied equally to the content of intercepted communications and communications data. Crucially, the judicial pre-authorisation procedure and the supervision exercised by an independent body served in principle to ensure the application of the domestic legal requirements and the Convention standards in practice and to limit the risk of disproportionate consequences affecting Article 8 rights. Notably, regard had to be had to the fact that in Sweden the limits to be observed in each bulk interception mission, as well as its lawfulness and proportional-

ity in general, were the subject matter of judicial pre-authorisation proceedings before the Foreign Intelligence Court, which sat in the presence of a privacy protection representative defending the public interest.

Nevertheless, the Court noted three shortcomings in the Swedish bulk interception regime. As regards the first of these shortcomings – the absence of a clear rule on destroying intercepted material which did not contain personal data – its potential for causing adverse consequences on Article 8 rights was limited by the fact that Swedish law provided for clear rules on the destruction of intercept material in a number of circumstances and, above all, when it contained personal data.

However, the second shortcoming – the absence of a statutory requirement to give consideration to the privacy interests of individuals when making a decision to transmit intelligence material to foreign partners – might potentially lead to very significant adverse consequences for affected individuals or organisations. It might allow information seriously compromising privacy rights or the right to respect for correspondence to be transmitted abroad mechanically, even if its intelligence value was very low. Such transmission might therefore generate clearly disproportionate risks for Article 8 rights. Furthermore, no legally binding obligation was imposed on the FRA to analyse and determine whether the foreign recipient of intelligence offered an acceptable minimum level of safeguards.

Finally, the third shortcoming consisted in the absence of an effective *ex post facto* review. Notably, the Foreign Intelligence Inspectorate's dual role and the absence of a possibility for members of the public to obtain reasoned decisions in some form in response to inquiries or complaints regarding bulk interception of communications weakened the *ex post facto* control mechanism to an extent that generated risks for the observance of the affected individuals' fundamental rights. Moreover, the lack of an effective review at the final stage of interception could not be reconciled with the Court's view that the degree of interference with individuals' Article 8 rights increased as the process advanced.

The above shortcomings were not sufficiently compensated by the existing safeguards. Therefore, the Swedish bulk interception regime overstepped the margin of appreciation left to the respondent State in that regard and, when viewed as a whole, did not contain sufficient "end-to-end" safeguards to provide adequate and effective guarantees against arbitrariness and the risk of abuse.

Conclusion: violation (fifteen votes to two).

(ii) *Big Brother Watch and Others* – When viewed as a whole, the regime, despite its safeguards, including some robust ones, had not contained sufficient “end-to-end” safeguards to provide adequate and effective guarantees against arbitrariness and the risk of abuse. In particular, the following fundamental deficiencies in the regime had been identified: the absence of independent authorisation, the failure to include the categories of selectors in the application for a warrant, and the failure to subject selectors linked to an individual to prior internal authorisation. Those weaknesses concerned not only the interception of the contents of communications but also the interception of related communications data. While the Interception of Communications Commissioner provided independent and effective oversight of the regime, and the Investigatory Powers Tribunal offered a robust judicial remedy to anyone who suspected that his or her communications had been intercepted by the intelligence services, those important safeguards were not sufficient to counterbalance the above shortcomings. The bulk interception of communications regime under section 8(4) of the Regulation of Investigatory Powers Act (RIPA) did not meet the “quality of law” requirement and was therefore incapable of keeping the “interference” to what was “necessary in a democratic society”.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 10 (*Big Brother Watch and Others*)

(a) *Requisite safeguards* – Under the bulk interception regime, confidential journalist material could have been accessed by the intelligence services intentionally, through the deliberate use of selectors or search terms connected to a journalist or news organisation. As that situation would very likely result in the acquisition of significant amounts of confidential journalistic material, it could undermine the protection of sources to an even greater extent than an order to disclose a source; the interference would be commensurate with that occasioned by the search of a journalist’s home or workplace. Therefore, before the intelligence services used selectors or search terms known to be connected to a journalist, or which would make the selection of confidential journalistic material for examination highly probable, the selectors or search terms had to be authorised by a judge or other independent and impartial decision-making body vested with the power to determine whether they had been “justified by an overriding requirement in the public interest” and, in particular, whether a less intrusive measure might have sufficed to serve the overriding public interest.

Confidential journalist material could also be accessed unintentionally, as a “bycatch” of the bulk

interception operation; in such case, the degree of interference with journalistic communications and/or sources could not be predicted at the outset. In *Weber and Saravia*, the Court accepted that the initial interception, without examination of the intercepted material, did not constitute a serious interference with Article 10 of the Convention. Nevertheless, given that, owing to technological developments, surveillance which was not targeted directly at individuals had the capacity to have a very wide reach indeed, it was imperative that domestic law contained robust safeguards regarding the storage, examination, use, onward transmission and destruction of such confidential material. Moreover, if and when it became apparent that the communication or related communications data contained confidential journalistic material, their continued storage and examination by an analyst had to only be possible if authorised by a judge or other independent and impartial decision-making body vested with the power to determine whether continued storage and examination was “justified by an overriding requirement in the public interest”.

(b) *Application to the facts of the present case* – Some applicants were a newsgathering organisation and a journalist: the impugned regime, which had interfered with their right to freedom of expression, did not comply with the above requirements. The additional safeguards concerning the storage, onward transmission and destruction of confidential journalistic material did not address the weaknesses identified by the Court in its analysis of the regime under Article 8.

Conclusion: violation (unanimously).

2. *Receipt of intelligence from foreign intelligence services (Big Brother Watch and Others)*

Article 8: Where a request was made to a non-contracting State for intercept material, the request had to have a basis in domestic law, and that law had to be accessible to the person concerned and foreseeable as to its effects (see *Roman Zakharov v. Russia* [GC]). It was also necessary to have clear detailed rules which give citizens an adequate indication of the circumstances in which and the conditions on which the authorities were empowered to make such a request and which provided effective guarantees against the use of that power to circumvent domestic law and/or the States’ obligations under the Convention. Upon receipt of the material, the receiving State had to have in place adequate safeguards for its examination, use and storage; for its onward transmission; and for its erasure and destruction. Those safeguards, first developed by the Court in its case-law on the interception of communications by Contracting States,

were equally applicable to the receipt, by a Contracting State, of solicited intercept material from a foreign intelligence service. If States did not always know whether the received material was the product of interception, then the same standards should apply to all received material that could be the product of intercept. Finally, any regime permitting the intelligence services to request either interception or intercept material from non-Contracting States, or to directly access such material, had to be subject to independent supervision, and there had also to be the possibility for independent *ex post facto* review.

The Court, limiting its examination to the complaint about the receipt of solicited intercept material from the US National Security Agency (NSA), was satisfied the those requirements had been fulfilled in the present case and that the regime for requesting and receiving intercept material had thus been compatible with Article 8.

Conclusion: no violation (twelve votes to five).

The Court also held, by twelve votes to five, that there had been no violation of Article 10 in respect of the receipt of intelligence from foreign intelligence services, as the complaint gave rise to no separate issue to that arising out of Article 8.

3. *Acquisition of communications data from communications service providers (Big Brother Watch and Others)*

The Court held, unanimously, that there had been a violation of Articles 8 and 10, as the operation of the regime under Chapter II of RIPA had not been “in accordance with the law”.

Article 41 (both cases): no award.

(See also *Weber and Saravia v. Germany* (dec.), 54934/00, 29 June 2006, [Legal Summary](#); *Liberty and Others v. the United Kingdom*, 58243/00, 1 July 2008, [Legal Summary](#); and *Roman Zakharov v. Russia* [GC], 47143/06, 4 December 2015, [Legal Summary](#))

Respect for private life/Respect de la vie privée

Justified publication of applicant's identifying data, including home address, on tax authority website portal, for failing to fulfil his tax obligations: case referred to the Grand Chamber

Publication, justifiée, sur le portail internet des autorités fiscales, de renseignements propres à permettre l'identification du requérant, dont l'adresse de son domicile, au motif que celui-ci ne s'était pas acquitté de ses obligations fiscales: affaire renvoyée devant la Grande Chambre

L.B. – Hungary/Hongrie, 36345/16, [Judgment/Arrêt](#) 12.1.2021 [Section IV]

On 30 May 2021 the case was referred to the Grand Chamber at the applicant's request (see the [Legal Summary](#) of the Chamber judgment).

Le 30 mai 2021, cette affaire a été renvoyée devant la Grande Chambre à la demande du requérant (voir le [Résumé juridique](#) de l'arrêt de chambre).

Respect for private life/Respect de la vie privée

Proportionate and foreseeable nature of the placement under protective supervision of an elderly and vulnerable person on the grounds of her extravagant spending, a concept interpreted by reference to the former French Civil Code: no violation

Caractère proportionné et prévisible du placement d'une personne âgée et vulnérable en curatelle simple au motif de sa « prodigalité », interprétée par référence à l'ancien code civil français: non-violation

M.K. – Luxembourg, 51746/18, [Judgment/Arrêt](#) 18.5.2021 [Section III]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – La requérante a été placée sous le régime de la curatelle simple. Elle en contesta en vain le motif, à savoir toute prodigalité de sa part.

En droit – Article 8: La décision de placer la requérante sous le régime de la curatelle simple a constitué une ingérence dans sa vie privée.

a) *Sur la question de savoir si l'ingérence était « prévue par la loi »* – La décision de placement de la requérante sous la curatelle simple a été prise sur la base de deux articles du code civil combinés. L'un d'eux dispose que le majeur qui, par sa prodigalité, s'expose à tomber dans le besoin peut être protégé. Ni la loi ni la jurisprudence luxembourgeoise ne contiennent de définition de la notion de « prodigalité », la Cour d'appel ayant, elle-même, défini cette notion dans son arrêt rendu à l'égard de la requérante.

Malgré cette absence de définition dans la loi et la jurisprudence avant les faits de la présente affaire, il n'en reste pas moins que la notion peut être raisonnablement considérée comme à la portée d'un justiciable ayant recours à un conseil juridique. En effet, il est un fait que tant les avocats que les juridictions luxembourgeoises se réfèrent de manière récurrente à des décisions de justice ou de la doctrine françaises dans les matières où, comme en l'espèce, les institutions sont similaires. Or la

jurisprudence en vigueur sous l'égide d'un ancien article du code civil français indiquait que la prodigalité visait la dilapidation de revenus ou des dépenses excessives entraînant un état de besoin et que la production d'un certificat médical n'était pas exigée pour la mise sous curatelle pour cause de prodigalité. Certes, ces principes ne sont plus en vigueur en France, mais ceci ne leur ôte pas pour autant leur utilité dans le cadre d'affaires jugées au Luxembourg, où les dispositions de l'ancien article du code civil français (d'une teneur identique à la disposition luxembourgeoise) sont toujours d'actualité.

Dans ces circonstances, la requérante était en mesure de prévoir à un degré raisonnable dans les circonstances de l'espèce qu'elle pouvait être considérée comme tombant dans le champ d'application des articles en question du code civil luxembourgeois, en s'entourant au besoin de conseils éclairés. Dès lors, l'ingérence était « prévue par la loi ».

b) *Sur la poursuite d'un but légitime* – L'ingérence poursuivait les buts légitimes du bien-être économique du pays et de la protection de la requérante. En effet, en prévenant qu'une personne, par des actes inconsidérés, tombe dans le besoin, il s'agit de protéger, d'une part, la société contre le risque de devoir assurer la subsistance de cette personne, et d'autre part, l'individu lui-même contre le danger d'une impécuniosité.

c) *Sur la question de savoir si l'ingérence était nécessaire dans une société démocratique* – La décision de priver partiellement la requérante de sa capacité juridique ne reposait pas sur un constat d'altération de ses facultés mentales établie par des médecins. La Cour d'appel a pris soin de préciser qu'il n'était pas nécessaire qu'un médecin constate formellement une altération des facultés mentales ou corporelles, puisque la prodigalité n'était pas un concept médical, mais un comportement de fait qu'il appartenait au juge d'apprécier souverainement. Le Gouvernement a par ailleurs clairement confirmé cette approche dans ses observations. Dans ces conditions, la Cour estime qu'il lui appartient de vérifier avec davantage d'attention si les juges nationaux ont soigneusement pesé tous les facteurs pertinents avant de prendre leur décision.

En amont de la prise des différentes décisions judiciaires, les autorités nationales ont instruit le dossier et cherché à établir les faits pertinents, par le biais notamment d'un rapport d'enquête sociale et d'une audition de la requérante.

Ensuite, dans le cadre des décisions qu'ils ont rendues, les juges ont pris soin d'entendre à leur tour la requérante et de se livrer à un examen concret des faits. Ainsi notamment, la Cour d'appel a analysé la situation personnelle et patrimoniale de la

requérante, après s'être basée sur les doutes émis par l'assistant social quant à sa capacité, eu égard à son âge (86 ans) et à une certaine faiblesse, de prendre des jugements et sur son questionnement à savoir si elle n'était pas fragile, facilement influençable et manipulable. La Cour d'appel avait également à sa disposition la décision du juge de première instance qui avait vu la requérante et avait noté que celle-ci avait, à la demande d'une connaissance, S., initié la constitution de deux sociétés commerciales à propos desquelles elle n'était pourtant pas en mesure de donner des précisions concernant leur objet commercial. Le premier juge avait ajouté qu'elle avait perdu son sens critique en ce qui concernait les factures en relation avec des travaux et soins commandés par S.

Certes, la Cour ne sous-estime pas l'impact qu'ont dû avoir les différentes procédures sur la vie privée de la requérante et n'ignore pas les complications, voire les souffrances, qui vont inmanquablement de pair avec les démarches et mesures imposées. Elle estime toutefois que les autorités judiciaires ont procédé à une évaluation approfondie de la situation de la requérante, qui a été impliquée, par sa participation personnelle, dans l'examen de l'affaire. Elles se sont efforcées d'atteindre un équilibre entre le respect de la dignité et l'autodétermination de la requérante et la nécessité de la protéger et de sauvegarder ses intérêts devant sa vulnérabilité qu'elles estimaient avoir identifiée, à partir de leur impression qu'elle ignorait la teneur et la portée de décisions importantes prises en son nom. L'ingérence, en définitive minime sur l'échelle des mesures possibles, est proportionnée et adaptée à sa situation individuelle, tout en étant en accord avec le but légitime de protéger son bien-être au sens large. Dès lors, l'ingérence est demeurée dans les limites de la marge d'appréciation dont disposaient les autorités judiciaires en l'espèce.

Conclusion: non-violation (unanimité).

Respect for private life/Respect de la vie privée

Termination of pre-adoption foster placement "with a legal risk" in applicant's home and child's transfer to another family on grounds of child's best interests: *no violation*

Révocation du placement en vue d'adoption « à risque juridique » chez la requérante et transfert de l'enfant dans une autre famille, motivés par son intérêt supérieur: *non-violation*

Jessica Marchi – Italy/Italie, 54978/17, Judgment/Arrêt 27.5.2021 [Section I]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – Lorsque le bébé a été déclaré abandonné et disponible pour l'adoption, il a été placé avec la requérante et son mari. Il s'agissait d'une étape provisoire car l'affaire faisait toujours l'objet d'un recours, de sorte qu'une déclaration finale d'adoption n'avait pas été faite afin que le placement soit en vue de l'adoption « à risque juridique ». Neuf mois plus tard, le mari de la requérante a été accusé, puis déclaré coupable, d'infractions sexuelles concernant des mineurs. Les autorités ont donc examiné le placement provisoire et, bien que la requérante ait confirmé son désir de se séparer de son mari et de continuer à s'occuper de l'enfant, les tribunaux de la famille ont conclu qu'il était dans l'intérêt supérieur de l'enfant de le placer ailleurs.

En droit – Article 8

a) *Recevabilité*

i. *Vie familiale* – La question de l'existence ou de l'absence d'une vie familiale est d'abord une question de fait, qui dépend de l'existence de liens personnels étroits (voir *K. et T. c. Finlande* [GC]).

Il n'existe aucun lien biologique entre la requérante et l'enfant. La Cour a constaté dans des affaires antérieures que la relation entre une famille d'accueil et un enfant accueilli qui avaient vécu ensemble pendant de nombreux mois équivalait à une vie de famille au sens de l'article 8 § 1, malgré l'absence de lien biologique entre eux. Elle a tenu compte du fait qu'un lien interpersonnel étroit, semblable à celui qui existe entre les parents et les enfants, s'était développé entre la famille d'accueil et l'enfant, et que la famille d'accueil s'était comportée à tous égards comme les parents de l'enfant, de sorte que des « liens familiaux » existaient « *de facto* » entre eux (voir *Moretti et Benedetti c. Italie*, *Antkowiak c. Pologne* (déc.) et *V.D. et autres c. Russie*).

Il y a donc lieu d'examiner en l'espèce la qualité des liens, le rôle assumé par la requérante vis-à-vis de l'enfant et la durée de la cohabitation entre elle et l'enfant. La requérante, qui a accueilli l'enfant en vue de son adoption, dans le cadre d'un placement « à risque juridique », a conçu un projet parental et assumait son rôle de parent vis-à-vis de l'enfant. Elle avait tissé des liens affectifs forts avec celui-ci dans les premières étapes de sa vie.

La durée de la cohabitation entre la requérante et l'enfant a été d'un an environ. Il serait certes inapproprié de définir une durée minimale de vie commune qui puisse caractériser l'existence d'une vie familiale de fait, étant donné que l'appréciation de toute situation doit tenir compte de la « qualité » du lien et des circonstances de chaque espèce. Toutefois, la durée de la relation à l'enfant est un facteur clé pour que la Cour reconnaisse l'existence d'une vie familiale (voir *Wagner et J.M.W.L. c. Luxembourg*,

plus de dix ans; *Nazarenko c. Russie*, plus de cinq ans; *Antkowiak c. Pologne* (déc.), environ six ans; et *V.D. et autres c. Russie*, pendant neuf ans).

Compte tenu de l'absence de tout lien biologique entre l'enfant et la requérante, la courte durée de la relation avec celui-ci, l'existence d'un risque juridique que la requérante avait accepté lorsqu'elle s'était vu confier l'enfant, et en dépit de l'existence d'un projet parental et de la qualité des liens affectifs qui se sont noués entre la requérante et l'enfant, les conditions permettant de conclure à l'existence d'une vie familiale de fait ne sont pas réunies.

ii. *Vie privée* – La requérante avait conçu un véritable projet parental, aux fins duquel elle a demandé et obtenu un agrément pour adoption, puis accueilli l'enfant dans le cadre d'un placement « à risque juridique ». Est en cause dès lors le droit au respect de la décision de la requérante de devenir parent, ainsi que le développement personnel de l'intéressée à travers le rôle de parent qu'elle souhaitait assumer vis-à-vis de l'enfant. Les faits de la cause relèvent donc de la vie privée de la requérante.

b) *Fond* – Le placement « à risque juridique » est temporaire et s'inscrit dans le cadre de la désinstitutionnalisation des systèmes de garde d'enfants et le passage de services institutionnels à des services de proximité.

La requérante a été affectée par la décision judiciaire qui a conduit à la révocation du placement de l'enfant chez elle. Les mesures adoptées à l'égard de l'enfant, éloignement et placement dans une autre famille en vue de son adoption, s'analysent en une ingérence dans la vie privée de la requérante. La mesure de révocation du placement était prévue par la loi et poursuivait le but légitime de protéger l'intérêt de l'enfant.

Les juridictions internes ont établi qu'il n'était pas dans l'intérêt de l'enfant de continuer à vivre dans la famille de la requérante. Cette décision se fondait sur des motifs pertinents et suffisants, à savoir une dégradation de l'environnement familial qui était due à l'enquête pénale dirigée contre le mari de la requérante et qui était préjudiciable à l'enfant. La nécessité de mettre l'enfant à l'abri en le plaçant dans une autre famille, où il pourrait de surcroît avoir deux parents, s'imposait comme une évidence.

En outre, il ressort clairement de la motivation de ces différentes décisions que les juges qui se sont prononcés successivement l'ont fait après avoir procédé à un examen attentif et approfondi de la situation de la famille de la requérante et de l'enfant. Il était objectivement évident que la situation

de la requérante avait changé depuis le placement de l'enfant.

Aussi les autorités ont été confrontées à la difficile et délicate mission de ménager un juste équilibre entre les intérêts concurrents en jeu dans une affaire complexe. Elles ont été guidées par l'intérêt supérieur de l'enfant, et notamment par son besoin particulier de sécurité au sein de sa famille d'accueil.

La requérante a pu demander au tribunal le maintien de l'enfant chez elle et elle a pu exprimer au tribunal sa volonté de collaborer pour faciliter l'intégration de l'enfant dans sa nouvelle famille. La requérante a également fait appel de la décision du tribunal et demandé que l'enfant soit à nouveau placé chez elle dans le cadre d'un placement en vue d'adoption. Elle n'a donc pas été privée d'une participation adéquate au processus décisionnel concernant la révocation du placement de l'enfant qu'elle avait accueilli et, partant, de la protection requise de ses intérêts.

Par conséquent, l'atteinte à la vie privée de la requérante était conforme aux exigences de l'article 8.

Conclusion: non-violation (unanimité).

(Voir *K. et T. c. Finlande* [GC], 25702/94, 12 juillet 2001, [Résumé juridique](#); *Wagner et J.M.W.L. c. Luxembourg*, 76240/01, 28 juin 2007, [Résumé juridique](#); *Moretti et Benedetti c. Italie*, 16318/07, 27 avril 2010, [Résumé juridique](#); *Nazarenko c. Russie*, 39438/13, 16 juillet 2015, [Résumé juridique](#); *Antkowiak c. Pologne* (déc.), 27025/17, 22 mai 2018, [Résumé juridique](#); et *V.D. et autres c. Russie*, 72931/10, 9 avril 2019, [Résumé juridique](#))

Respect for private life/Respect de la vie privée

Positive obligations/Obligations positives

“Secondary victimisation” of a victim of sexual assault on account of comments in the reasoning of the judgment that were guilt-inducing, moralising and conveyed sexist stereotypes: violation

«Victimisation secondaire» d'une victime de violences sexuelles du fait des propos culpabilisants, moralisateurs et véhiculant des stéréotypes sexistes dans les motifs de l'arrêt: violation

J.L. – Italy/Italie, 5671/16, [Judgment/Arrêt](#) 27.5.2021 [Section I]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – Sept hommes ont été inculpés d'avoir commis des violences sexuelles en réunion à l'en-

contre de la requérante. Cette dernière allègue que la manière dont la procédure pénale a été menée, ayant conduit à l'acquittement des prévenus, a emporté violation de ses droits et intérêts protégés par l'article 8 de la Convention.

En droit – Article 8: L'État italien dispose d'un cadre législatif de protection des droits des victimes de violences sexuelles.

Concernant l'effectivité de l'enquête, compte tenu de l'ensemble des éléments de la procédure, les autorités n'ont pas fait preuve de passivité ou manqué au devoir de diligence et aux exigences de célérité requises dans l'appréciation de l'ensemble des circonstances de l'affaire. D'ailleurs, la requérante ne se plaint que des conditions dans lesquelles elle a été interrogée tout au long de la procédure pénale et conteste les arguments sur lesquels les juges se sont fondés pour rendre leurs décisions en l'espèce.

a) *Les auditions de la requérante* – Les autorités judiciaires se trouvaient en présence de deux versions contradictoires des faits. Les éléments de preuve directs dont elles disposaient résidaient essentiellement dans les déclarations faites par la requérante en qualité de témoin à charge, qui comportaient des contradictions selon le compte rendu de l'examen gynécologique et les conclusions des nombreuses expertises techniques menées par les enquêteurs.

Dans ces conditions, l'exigence d'équité du procès commandait de donner à la défense la possibilité de contre-interroger la requérante, étant donné qu'elle n'était pas mineure et qu'elle ne se trouvait pas dans une situation de vulnérabilité particulière exigeant des mesures de protection accrue. L'existence de deux versions inconciliables des faits doit absolument entraîner une appréciation de la crédibilité des déclarations obtenues des uns et des autres au regard des circonstances de l'espèce, lesquelles doivent être dûment vérifiées (*M.C. c. Bulgarie*).

Il n'en reste pas moins que la manière dont la victime présumée d'infractions à caractère sexuel est interrogée doit permettre de ménager un juste équilibre entre son intégrité personnelle et sa dignité et les droits de la défense garantis aux prévenus. Le contre-interrogatoire ne doit pas être utilisé comme un moyen d'intimider ou d'humilier celle-ci (*Y. c. Slovaquie*).

Tout d'abord, à aucun moment de la procédure pénale, il n'y a eu de confrontation directe entre la requérante et les auteurs présumés des violences.

Les comptes rendus des auditions de la requérante au cours des investigations préliminaires ne montraient ni attitude irrespectueuse ou intimidante de la part des autorités d'enquête, ni démarches visant

à la décourager ou à orienter la suite des investigations. Les questions lui ayant été posées étaient pertinentes et visaient à l'obtention d'une reconstitution des faits qui tînt compte de ses arguments et de ses points de vue et à permettre l'établissement d'un dossier d'instruction complet aux fins de continuation des poursuites judiciaires. Bien que sans doute douloureuses pour la requérante au vu de la situation, on ne saurait considérer que les modalités des auditions menées au cours de l'enquête aient exposé l'intéressée à un traumatisme injustifié ou à des ingérences disproportionnées dans sa vie intime et privée.

Pour ce qui est du procès, la requérante a été interrogée lors de deux audiences. N'étant pas mineure et n'ayant pas demandé le huis clos, les débats se sont déroulés en public. Néanmoins, le président du tribunal a décidé d'interdire aux journalistes présents dans la salle de les filmer, afin notamment de protéger l'intimité de la requérante. En outre, il est intervenu à plusieurs reprises au cours des contre-interrogatoires de l'intéressée, interrompant les avocats de la défense lorsqu'ils posaient des questions redondantes ou de nature personnelle ou lorsqu'ils abordaient des sujets sans rapport avec les faits. Il a aussi ordonné de courtes suspensions d'audience pour permettre à la requérante de se remettre de ses émotions.

La procédure dans son ensemble a certainement été vécue par la requérante comme une épreuve particulièrement pénible, d'autant que l'intéressée a été amenée à répéter son témoignage à de multiples reprises, qui plus est sur une période supérieure à deux ans, pour répondre aux questions successives des enquêteurs, du parquet et des huit avocats de la défense. Par ailleurs, ces derniers n'ont pas hésité, pour ébranler la crédibilité de la requérante, à interroger celle-ci sur des questions personnelles concernant sa vie familiale, ses orientations sexuelles et ses choix intimes, parfois sans rapport avec les faits, ce qui est résolument contraire non seulement aux principes de droit international en matière de protection des droits des victimes de violences sexuelles mais également au droit pénal italien.

Néanmoins, compte tenu de l'attitude adoptée par le procureur et par le président du tribunal comme des mesures prises par ce dernier pour protéger l'intimité de l'intéressée dans le but d'empêcher les avocats de la défense de la dénigrer ou de la perturber inutilement pendant les contre-interrogatoires, les autorités publiques chargées de la procédure ne sont pas responsables de l'épreuve particulièrement pénible vécue par la requérante, et elles n'ont pas omis de veiller à ce que la protection de l'intégrité personnelle de l'intéressée fût correctement protégée durant le déroulement du procès.

b) *Le contenu des décisions judiciaires* – Concernant la motivation des décisions de justice, le rôle de la Cour n'est pas celui de se substituer aux juridictions nationales et de statuer sur la responsabilité pénale des agresseurs présumés de la requérante. Il lui incombe de déterminer si le raisonnement suivi par les juridictions et les arguments utilisés ont ou non abouti à une entrave au droit de la requérante au respect de sa vie privée et de son intégrité personnelle et s'il a emporté violation des obligations positives inhérentes à l'article 8.

Or plusieurs passages de l'arrêt de la cour d'appel portent atteinte aux droits celle-ci découlant de l'article 8. La Cour estime notamment injustifiées les références faites à la lingerie rouge « montrée » par la requérante au cours de la soirée, ainsi que les commentaires concernant la bisexualité de l'intéressée, les relations sentimentales et les rapports sexuels occasionnels de celle-ci avant les faits. De même, la Cour juge inappropriées les considérations relatives à l'« attitude ambivalente vis-à-vis du sexe » de la requérante. En outre, la Cour estime que le jugement porté sur la décision de la requérante de dénoncer les faits, qui selon la cour d'appel serait résulté d'une volonté de « stigmatiser » et de refouler un « moment critiquable de fragilité et de faiblesse », tout comme la référence à la « vie non linéaire » de l'intéressée, sont également regrettables et hors de propos.

Les arguments et considérations de la cour d'appel n'étaient ni utiles pour évaluer la crédibilité de la requérante, question qui aurait pu être examinée à la lumière des nombreux résultats objectifs de la procédure, ni déterminants pour la résolution de l'affaire.

La question de la crédibilité de la requérante était particulièrement cruciale, et le fait de se référer à ses relations passées avec tel ou tel des inculpés ou à certains de ses comportements au cours de la soirée pouvait être justifié. Néanmoins, la condition familiale de la requérante, ses relations sentimentales, ses orientations sexuelles ou encore ses choix vestimentaires ainsi que l'objet de ses activités artistiques et culturelles n'étaient pas pertinents pour l'appréciation de la crédibilité de l'intéressée et de la responsabilité pénale des prévenus. Ainsi, on ne saurait considérer que lesdites atteintes à la vie privée et à l'image de la requérante étaient justifiées par la nécessité de garantir les droits de la défense des prévenus.

Les obligations positives de protéger les victimes présumées de violences sexistes imposent également un devoir de protéger l'image, la dignité et la vie privée de celles-ci, y compris par la non-divulgateur d'informations et de données personnelles sans relation avec les faits. Cette obligation est par

ailleurs inhérente à la fonction judiciaire et découle du droit national ainsi que de différents textes internationaux. En ce sens, le pouvoir des juges de s'exprimer librement dans les décisions, qui est expression du pouvoir discrétionnaire des magistrats et du principe de l'indépendance de la justice, se trouve limité par l'obligation de protéger l'image et la vie privée des justiciables de toute atteinte injustifiée.

En outre, le Comité des Nations unies pour l'élimination de la discrimination à l'égard des femmes et le GREVIO, ont constaté la persistance de stéréotypes concernant le rôle des femmes et la résistance de la société italienne à la cause de l'égalité des sexes. En outre, ils ont tous deux pointé du doigt le faible taux de poursuites pénales et de condamnations en Italie, ce qui représente à la fois la cause d'un manque de confiance des victimes dans le système de la justice pénale et la raison du faible taux de signalement de ce type de délits dans le pays. Le langage et les arguments utilisés par la cour d'appel véhiculent les préjugés sur le rôle de la femme qui existent dans la société italienne et qui sont susceptibles de faire obstacle à une protection effective des droits des victimes de violences de genre en dépit d'un cadre législatif satisfaisant.

Les poursuites et les sanctions pénales jouent un rôle crucial dans la réponse institutionnelle à la violence fondée sur le genre et dans la lutte contre l'inégalité entre les sexes. Il est dès lors essentiel que les autorités judiciaires évitent de reproduire des stéréotypes sexistes dans les décisions de justice, de minimiser les violences contre le genre et d'exposer les femmes à une victimisation secondaire en utilisant des propos culpabilisants et moralisateurs propres à décourager la confiance des victimes dans la justice.

Dès lors, tout en reconnaissant que les autorités nationales ont veillé en l'espèce à ce que l'enquête et les débats soient menés dans le respect des obligations positives découlant de l'article 8, les droits et intérêts de la requérante garantis par l'article 8 n'ont pas été adéquatement protégés au vu du contenu de l'arrêt de la cour d'appel. Il s'ensuit que les autorités nationales n'ont protégé la requérante d'une victimisation secondaire durant toute la procédure, dont la rédaction de l'arrêt constitue une partie intégrante de la plus grande importance au vu notamment de son caractère public.

Partant, la Cour rejette l'exception du Gouvernement tirée de l'absence de qualité de victime de la requérante.

Conclusion : violation (six voix contre une).

Article 41: 12 000 EUR pour préjudice moral; demande pour dommage matériel rejetée.

(Voir aussi *M.C. c. Bulgarie*, 39272/98, 4 décembre 2003, [Résumé juridique](#); *Y. c. Slovaquie*, 41107/10, 28 mai 2015, [Résumé juridique](#); et *Carvalho Pinto de Sousa Morais c. Portugal*, 17484/15, 25 juillet 2017, [Résumé juridique](#))

Respect for private life/Respect de la vie privée

Athlete obliged to undergo treatment to lower her natural testosterone levels in order to be able to compete in female events: *communicated*

Athlète obligée de suivre un traitement pour réduire son taux naturel de testostérone afin d'accéder aux compétitions féminines : *affaire communiquée*

Semenya – Switzerland/Suisse, 10934/21, [Communication](#) [Section III]

(See Article 14 below/Voir l'article 14 ci-dessous, [page 36](#))

Respect for family life/Respect de la vie familiale

Non-recognition of parental link with non-biological child born abroad via surrogacy, while preserving bond through foster care: *"family life" applicable; no violation*

Non-reconnaissance d'un lien de filiation entre un enfant non biologique né à l'étranger d'une gestation pour autrui et ses parents d'intention, mais maintien d'un lien familial grâce au placement de l'enfant sous la garde de ces derniers : *«vie familiale» applicable; non-violation*

Valdís Fjölnisdóttir and Others/et autres – Iceland/Islande, 71552/17, [Judgment/Arrêt](#) 18.5.2021 [Section III]

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

Facts – The first and second applicants, a same-sex couple, are the intended parents of the third applicant, a child born by way of gestational surrogacy in the United States and having no biological link with them. The Icelandic authorities initially refused to register the child in the national register and took legal custody of him, before placing him in the foster care of the first two applicants. After the entry into force of new legislation, the third applicant was added to the national register, but the first two applicants were not registered as his parents. The applicants appealed unsuccessfully.

Law – Article 8

(a) *Applicability of "family life"* – The Court had to ascertain whether the relationship between the

first two applicants and the child, the third applicant, came within the sphere of family life within the meaning of Article 8.

Unlike in the situation of *Paradiso and Campanelli v. Italy* [GC], the relationship between all three applicants had not been severed by decisions of the national authorities. The third applicant had been initially placed in the first and second applicants' foster care, an arrangement which had been made permanent until their divorce in 2015. Following the divorce and until the Supreme Court delivered its judgment in 2017, a new foster care arrangement had been put in place whereby the third applicant had spent alternate years with the first and then second applicant, with equal access granted to the applicant not acting as the foster parent at that time.

The Court noted that surrogacy was unlawful in Iceland and subject to criminal liability if it took place within Icelandic jurisdiction; and that the woman who gave birth to a child was considered its mother. Under those circumstances, the ties between the three applicants had been legally uncertain at the outset, as in *Paradiso and Campanelli*. However, it could not be overlooked that the third applicant had been in the uninterrupted care of the first and second applicants since he had been born; upon the delivery of the final domestic judgment in 2017, the three applicants had been bonded for over four years; the third applicant's entire life. The relationship between the first two applicants and the third applicant had thus clearly been strengthened by the passage of time, reinforced by the legally established foster care arrangement. The first and second applicants had argued that they had assumed the role of the third applicant's parents, and that he had regarded them as such; the quality of their bond had not been contested by the Government.

In the light of the above, the requirements for the applicability of "family life" under Article 8, as laid down in *Paradiso and Campanelli*, had been fulfilled on the particular facts of the present case.

(b) *Whether there was a violation of the right to respect for family life* – The refusal to recognise the first and second applicants as the third applicant's parents, despite the Californian birth certificate to that effect, had amounted to an interference with the three applicants' right to respect for that family life.

There had been no explicit legal provision in Icelandic law which established a general rule on how to determine who was considered a child's mother. However, the Supreme Court's judgment had given detailed reasoning as to why it had considered that the general rule on maternity under Icelandic law was that the woman who gave birth to a child was considered its mother, based on legal provisions

on the prohibition of surrogacy and on situations involving assisted conception treatment. Its interpretation of domestic law was neither arbitrary nor manifestly unreasonable. The interference had therefore had a sufficient basis in law.

The ban on surrogacy had served to protect the interests of women who might be pressured into surrogacy, as well as the rights of children to know their natural parents. The refusal to recognise the first and second applicants as parents had therefore pursued the legitimate aim of protecting the rights and freedoms of others.

The three applicants' actual enjoyment of their family life had not been interrupted by an intervention by the respondent State. On the contrary, the respondent State had taken steps to ensure that the three applicants could continue to lead a family life, despite the non-recognition of a parental link and despite the first and second applicants' divorce. Although the non-recognition had affected the applicants' family life, the enjoyment of that family life had also been safeguarded by the foster-care arrangement being rendered permanent, which had to be considered to substantially alleviate the uncertainty and anguish cited by the applicants. Additionally, the respondent State had granted the third applicant citizenship, which had had the effect of regularising and securing his stay and rights the country. Actual, practical obstacles to the enjoyment of family life created by the non-recognition of a family link therefore seemed to have been limited.

The issue before the Court had been limited to the matter of registration of a parental link, and did not encompass the issue of adoption. The Court nevertheless noted the Government's submission that either the first or second applicant might still apply to adopt the third applicant, as individuals or together with their new spouses. Although mindful of the practical problems that might arise due to the fact that only one of those first two applicants could be permitted to adopt the child, the Court took this possibility into account in its holistic examination of the necessity of the interference, in particular as regards the Article 8 rights of the child, the third applicant.

Considering all of the above, the Court concluded that the non-recognition of a formal parental link, confirmed by the judgment of the Supreme Court, had struck a fair balance between the applicants' right to respect for family life and the general interests which the State had sought to protect by the ban on surrogacy. The State had thus acted within the margin of appreciation afforded to it in such matters.

Conclusion: no violation (unanimously).

The Court also found, unanimously, that there had been no violation of the applicants' right to respect for private life under Article 8, as the applicants' arguments were in principle the same as those submitted in relation to their complaint concerning "family life" and the Court saw no reason to reach a different conclusion.

(See *Mennesson v. France*, 65192/11, 26 June 2014, [Legal Summary](#), and *Paradiso and Campanelli v. Italy* [GC], 25358/12, 24 January 2017, [Legal Summary](#))

ARTICLE 9

Manifest religion or belief/Manifester sa religion ou sa conviction

Prohibition on public, including religious, gatherings imposed by the authorities to tackle the COVID-19 pandemic: *communicated*

Interdiction des rassemblements publics, y compris religieux, imposée par les autorités pour combattre la pandémie de COVID-19: *affaire communiquée*

Magdić – Croatia/Croatie, 17578/20, [Communication](#) [Section I]

(See Article 2 of Protocol No. 4 below/Voir l'article 2 du Protocole n° 4 ci-dessous, [page 40](#))

ARTICLE 10

Freedom of expression/Liberté d'expression

Insufficient protection of confidential journalist material under electronic surveillance schemes: *violation*

Protection insuffisante d'éléments journalistiques confidentiels visés par des programmes de surveillance électronique: *violation*

Big Brother Watch and Others/et autres – United Kingdom/Royaume-Uni, 58170/13 et al., [Judgment/Arrêt](#) 25.5.2021 [GC]

(See Article 8 above/Voir l'article 8 ci-dessus, [page 15](#))

Freedom of expression/Liberté d'expression

Interim injunction without a clear and foreseeable legal basis, banning the dissemination of information on a parliamentary inquiry: *violation*

Injonction provisoire, sans base légale claire et prévisible, interdisant toute diffusion d'informations sur une enquête parlementaire: *violation*

Akdeniz and Others/et autres – Turkey/Turquie, 41139/15 and/et 41146/15, [Judgment/Arrêt](#) 4.5.2021 [Section II]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – À la suite d'une demande formulée par le président de la commission parlementaire chargée de traiter les allégations de corruption portées contre quatre anciens ministres, le juge de paix a adopté, le 25 novembre 2014, une injonction tendant à interdire la diffusion et la publication, par tous les moyens de communication, d'informations sur le contenu des renseignements et des documents demandés et obtenus par la commission, et sur les déclarations des personnes entendues par celle-ci. Les recours en opposition formés par les requérants – M^{me} Güven, journaliste, et MM. Akdeniz et Altıparmak, universitaires et utilisateurs populaires des plateformes de médias sociaux – n'ont pas abouti. La mesure prit fin le 9 janvier 2015.

En droit

Article 34: S'agissant de savoir si un requérant peut se prétendre victime d'une mesure d'interdiction générale, des «risques purement hypothétiques» pour celui-ci de subir un effet dissuasif ne suffisent pas pour constituer une ingérence au sens de l'article 10 et pour lui reconnaître la qualité de victime (voir la décision *Schweizerische Radio- und Fernsehgesellschaft et autres c. Suisse*).

a) *La nature et la portée de la mesure litigieuse* – Une mesure consistant à interdire la publication et la diffusion d'informations éventuelles par tous les moyens de communication pose en soi une question au regard de la liberté d'expression. L'injonction en cause, qui avait une portée très générale et concernait non seulement le matériel imprimé et visuel mais aussi tout type d'information publiée sur Internet, s'analysait en une restriction préalable, adoptée dans le cadre d'une enquête parlementaire, pour prévenir la publication et la diffusion d'informations éventuelles.

La décision d'injonction provisoire en question peut être assimilée à une restriction préalable, dans la mesure où elle interdisait la publication de toute information, préjudiciable ou non, sur presque tous les aspects de l'enquête parlementaire en cours.

Or le secret de l'instruction en tant que principe applicable à la phase d'enquête n'entraîne pas automatiquement une telle interdiction, mais ce principe impose une obligation générale de ne pas divulguer des faits confidentiels relatifs à une enquête. À cet égard, le code pénal turc tend à ré-

primer *ex post facto* le fait de violer le secret de l'instruction sans toutefois imposer une interdiction générale de publier le contenu des mesures prises au cours d'une enquête. De surcroît, il garantit le droit de publier des informations sur une enquête pénale en cours, en respectant les limites du droit à la liberté de communiquer des informations. De ce fait, l'injonction provisoire en question ne revêt ni la forme d'une « sanction » *ex post facto* pour la publication d'informations couvertes par le secret de l'instruction ni la forme d'un refus des autorités de communiquer une information.

Les circonstances de l'espèce se distinguent d'affaires dans lesquelles, les injonctions ordonnées par les juges nationaux concernaient des écrits spécifiques dont le contenu était connu. En effet, il s'agit en l'espèce d'une mesure générale tendant à interdire la publication et la diffusion dans le futur d'informations éventuelles sur une enquête parlementaire en cours sans viser un quelconque écrit spécifique. Ainsi la portée de la mesure litigieuse est plutôt comparable à celles examinées dans les arrêts contre la Turquie *Çetin et autres, Ürper et autres* et *Cumhuriyet Vakfi et autres*, dans lesquels les mesures en question visaient des publications devant paraître à des dates ultérieures, dont le contenu n'était pas connu au moment où les injonctions avaient été ordonnées.

b) *Les conséquences de la mesure en question sur les droits des requérants* – La Cour constitutionnelle a adopté au sujet de la mesure litigieuse une interprétation large de la notion de victime et a considéré que les journalistes et les organes de presse, ainsi qu'un membre du parlement pouvaient se prétendre victime d'une ingérence dans l'exercice de leur droit à la liberté d'expression, compte tenu notamment du rôle de ces personnes dans un débat public sur les sujets présentant une haute importance pour la société et dans le contrôle de l'opinion publique sur de tels sujets. À la lumière de cette récente jurisprudence, la Cour peut admettre que le droit de M^{me} Güven, journaliste, à la liberté de communiquer des informations et des idées a été touché par la décision litigieuse, dans la mesure où elle ne pouvait, ne fût-ce que pendant une période relativement courte, ni publier ni diffuser d'informations, ni partager ses idées sur un sujet d'actualité qui aurait certainement fait un écho considérable dans l'opinion publique. La Cour accorde notamment du poids au fait que, à l'époque des faits, M^{me} Güven était commentatrice politique et présentatrice du journal télévisé dans une chaîne télévisée nationale. Par ailleurs, la collecte des informations, inhérente à la liberté de la presse, est également considérée comme une démarche préalable essentielle à l'exercice du journalisme. Les obstacles dressés pour restreindre la publica-

tion des informations risquent de décourager ceux qui travaillent dans les médias ou dans des domaines connexes de mener des investigations sur certains sujets d'intérêt public. Dans le contexte du débat sur un sujet d'intérêt général, pareille mesure risque de dissuader les journalistes de contribuer à la discussion publique de questions qui intéressent la vie de la collectivité.

Les deux autres requérants, MM. Akdeniz et Altıparmak, sont des universitaires, œuvrant dans le domaine de la liberté d'expression, et également utilisateurs populaires des plateformes de médias sociaux, telles que Twitter et Facebook, avec des milliers d'abonnés. Au regard de l'émergence d'un journalisme citoyen, ils disent se servir de divers outils et des plateformes susmentionnées pour partager leurs opinions sur les sujets d'actualité. Cependant, le seul fait que, tout comme les autres justiciables en Turquie, ils subissent les effets indirects de la mesure contestée ne pouvait suffire pour qu'ils se voient reconnaître la qualité de « victime » au sens de l'article 34. Certes, dans l'affaire *Cengiz et autres c. Turquie*, la décision ayant ordonné le blocage de l'accès à YouTube a affecté le droit de MM. Akdeniz et Altıparmak de recevoir et de communiquer des informations ou des idées. Cependant, la Cour a pris en considération le fait que les requérants étaient usagers actifs de YouTube, ils enseignaient dans différentes universités, ils menaient des travaux dans le domaine des droits de l'homme, ils accédaient à différents matériaux visuels diffusés par le site en question et ils partageaient leurs travaux par l'intermédiaire de leurs comptes YouTube. Ces éléments font défaut en l'espèce.

Étant donné que la décision d'injonction provisoire visait non seulement les professionnels des médias traditionnels mais aussi les utilisateurs d'Internet, tels que, par exemple, les blogueurs et les utilisateurs populaires des médias sociaux, MM. Akdeniz et Altıparmak peuvent légitimement prétendre avoir subi les effets indirects de la mesure litigieuse. Cependant, pendant la brève période au cours de laquelle la mesure était demeurée en vigueur, il ne leur a jamais été imposé de ne pas commenter l'enquête en cours par un quelconque moyen de communication. Ils se plaignent donc d'une mesure de portée générale qui empêche la presse et les autres médias de communiquer des informations relatives à certains aspects de l'enquête parlementaire.

En outre, ils disent être touchés par la mesure en question, en invoquant leur qualité d'universitaire, œuvrant dans le domaine de la liberté d'expression. À cet égard, s'agissant du droit d'accès à l'information, les chercheurs universitaires et les auteurs d'ouvrages portant sur des sujets d'inté-

rêt public bénéficiant aussi d'un niveau élevé de protection. Par ailleurs, la liberté académique ne se limite pas à la recherche universitaire ou scientifique, mais s'étend également à la liberté des universitaires d'exprimer librement leurs points de vue et leurs opinions, même s'ils sont controversés ou impopulaires, dans les domaines de leur recherche, de leur expertise professionnelle et de leur compétence. Cependant, les requérants ne se plaignent pas de se voir refuser l'accès à une quelconque information nécessaire. De même, rien ne donne à penser que la mesure litigieuse ait visé la liberté académique des requérants ou y ait porté atteinte. En effet, ils n'ont pas été empêchés de publier leurs commentaires ou recherches académiques sur l'enquête parlementaire, en respectant, pendant la brève période en question, les limites imposées par le principe de confidentialité des travaux des commissions parlementaires.

Par ailleurs, pour qu'un requérant puisse se prétendre victime, il faut qu'il produise des indices raisonnables et convaincants de la probabilité de réalisation d'une violation en ce qui le concerne personnellement; de simples suspicions ou conjectures sont insuffisantes à cet égard. Pour la Cour, le seul fait que MM. Akdeniz et Altıparmak, en leur qualité d'universitaires et utilisateurs populaires des plateformes des médias sociaux, subissent des effets indirects de la mesure en question ne saurait suffire pour les qualifier de «victimes» au sens de l'article 34. En effet, ces requérants ne démontrent pas en quoi l'interdiction incriminée les touche directement.

Conclusion : exception préliminaire rejetée en ce qui concerne M^{me} Güven; irrecevable (incompatibilité *ratione personae*) en ce qui concerne MM. Akdeniz et Altıparmak.

Article 10: L'injonction litigieuse, qui s'analysait en une mesure restrictive préalable et visait à interdire dans l'avenir la diffusion et la publication de toute information, a eu des répercussions importantes dans l'exercice par la requérante de son droit à la liberté d'expression sur un sujet d'actualité. Partant, la mesure en question s'analyse en une ingérence dans l'exercice de ses droits garantis par l'article 10.

La mesure litigieuse ordonnée par le juge de paix avait une base légale. Mais la Cour fait sienne la conclusion de la Cour constitutionnelle que l'article 3 § 2 de la loi sur la presse ne remplissait pas les critères de «prévisibilité» et de «clarté» et que, si l'article 28 § 5 de la Constitution autorise le recours à une interdiction de publication sous réserve de respecter certaines conditions, il n'existe pas une disposition législative autorisant une interdiction de publication dans le cadre d'une instruction pénale et comportant les qualités de «prévisibilité» et

de «clarté». L'ingérence litigieuse a donc manqué de «base légale».

Conclusion : violation (unanimité).

Article 41 : aucune demande formulée pour dommage.

(Voir aussi *Çetin et autres c. Turquie*, 40153/98 et 40160/98, 13 février 2003, [Résumé juridique](#); *Leempoel & S.A. ED. Ciné Revue c. Belgique*, 64772/01, 9 novembre 2006, [Résumé juridique](#); *Ürper et autres c. Turquie*, 14526/07 et al., 20 octobre 2009, [Résumé juridique](#); *Bedat c. Suisse* [GC], 56925/08, 29 mars 2013, [Résumé juridique](#); *Cumhuriyet Vakfi et autres c. Turquie*, 28255/07, 8 octobre 2013, [Résumé juridique](#); *Cengiz et autres c. Turquie*, 48226/10 et 14027/11, 1^{er} décembre 2015, [Résumé juridique](#); et *Schweizerische Radio- und Fernsehgesellschaft et autres c. Suisse* (déc.), 68995/13, 13 novembre 2019, [Résumé juridique](#))

Freedom of expression/Liberté d'expression

Criminal fine of EUR 1,000 for disclosing to the media confidential documents of a private-sector employer ("Luxleaks") of insufficient public interest to counterbalance the harm caused: no violation

1 000 euros d'amende pénale pour avoir divulgué aux médias des documents confidentiels de son employeur privé («Luxleaks»), sans intérêt public suffisant pour pondérer le dommage causé: non-violation

Halet – Luxembourg, 21884/18, [Judgment/Arrêt](#) 11.5.2021 [Section III]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – Le requérant était employé par la société PricewaterhouseCoopers (PwC), qui propose des services d'audit, de conseil fiscal et de conseil en gestion d'entreprise.

Entre 2012 et 2014, plusieurs centaines de rescrits fiscaux et de déclarations fiscales établis par PwC furent publiés dans différents médias (affaire dite «Luxleaks») à la suite des divulgations à des journalistes de ces données par le requérant et A.D. Ces publications mettaient en lumière une pratique, sur une période s'étendant de 2002 à 2012, d'accords fiscaux très avantageux passés entre PwC pour le compte de sociétés multinationales et l'administration fiscale luxembourgeoise.

Le requérant a été condamné pénalement, les juridictions ne lui ayant pas accordé la justification du lanceur d'alerte. À l'inverse, A.D. a été acquitté en tant que lanceur d'alerte.

En droit – Article 10: La condamnation du requérant pour avoir transmis des documents confidentiels à un journaliste qui les avait ensuite publiés constitue une ingérence dans l'exercice par l'intéressé de sa liberté d'expression, prévue par la loi et poursuivant le but légitime d'empêcher la divulgation d'informations confidentielles et de protéger la réputation de l'employeur.

a) *Sur la qualification de « lanceur d'alerte »* – L'admission du fait justificatif du lanceur d'alerte, déduit de l'article 10, avait en droit luxembourgeois pour effet de neutraliser l'illicéité de la violation de la loi. Dans un tel cas, c'était l'élément légal de l'infraction, nécessairement commise en divulguant, de bonne foi, d'une manière mesurée et adéquatement, une information d'intérêt général, qui se trouvait ainsi neutralisé et emportait l'acquiescement d'un prévenu. La Cour d'appel a conclu que le requérant ne pouvait pas bénéficier du fait justificatif du lanceur d'alerte au sens du droit national.

Il n'appartient pas à la Cour de donner son avis sur la question de savoir si l'élément légal de l'infraction reprochée au requérant était à neutraliser ou non, pareil examen relevant du seul droit national. En revanche, il lui appartient d'évaluer s'il s'agit d'une affaire relative à un lanceur d'alerte dans laquelle s'appliquent ses principes établis en la matière. En premier lieu, le requérant avait avec son employeur PwC un lien de subordination qui l'avait tenu à l'égard de celui-ci à un devoir de loyauté, de réserve et de discrétion. Or ce devoir constitue une caractéristique particulière de la notion de lancement d'alerte. Ensuite, le requérant avait contacté un journaliste pour lui révéler des informations confidentielles procurées dans le contexte de sa relation de travail. Estimant que des parallèles peuvent être tirés entre cette démarche de l'intéressé et celles adoptées par les requérants dans les affaires *Guja c. Moldova* [GC] et *Heinisch c. Allemagne*, le requérant est *a priori* à considérer comme un lanceur d'alerte au sens de la jurisprudence de la Cour.

b) *Sur le respect des critères posés par la jurisprudence Guja* – Les quatre premiers critères posés par la jurisprudence *Guja* ne font l'objet d'aucune controverse entre les parties: i) les révélations présentaient un intérêt public; ii) les révélations étaient authentiques; iii) l'information du public par un média était «la seule alternative réaliste pour lancer l'alerte»; iv) le requérant était de bonne foi. Seul est en cause le respect des cinquième et sixième critères: la mise en balance de l'intérêt du public d'obtenir l'information avec le dommage causé à l'employeur par la divulgation et le caractère proportionné de la sanction.

i. *Quant au cinquième critère* – Le droit du requérant à la protection de sa liberté d'expression se trouve confronté à celui de son employeur, PwC, à la protection de sa réputation.

Les juridictions internes ont jugé que le cinquième critère n'était pas rempli, au motif que la divulgation par le requérant des documents couverts par le secret professionnel causait à PwC un préjudice, résultant notamment de l'atteinte à sa réputation et de la perte de confiance de ses clients quant au dispositif de sécurité au sein de l'entreprise, supérieur à l'intérêt général. Lors de la mise en balance des intérêts en cause, les juridictions ont donc accordé plus de poids au dommage subi par PwC qu'à l'intérêt de la révélation faite par le requérant.

La Cour d'appel s'est bel et bien livrée à une appréciation du préjudice moral subi par PwC avant de procéder à une mise en balance des intérêts respectifs. Seulement, selon le droit national, la Cour d'appel ne pouvait pas accorder à titre d'indemnisation du préjudice un montant au-delà de celui qui était sollicité par la partie civile. De fait, selon un usage répandu au Luxembourg, une personne, physique ou morale, qui a subi un préjudice moral, même important, renonce souvent à monnayer son préjudice, se contente d'en demander la reconnaissance en tant que telle, et l'allocation d'un euro symbolique. Le dommage causé à PwC ne saurait donc être considéré comme étant inexistant du seul fait qu'il était évalué par la société à un euro, et que la Cour d'appel ayant constaté le dommage a fixé le montant de l'indemnité à cette somme.

Si PwC a subi un préjudice par le fait même de la polémique largement médiatisée déclenchée par l'affaire Luxleaks, la société a en revanche connu *a posteriori* une croissance de son chiffre d'affaires, allant de pair avec une hausse importante de ses effectifs. Ainsi, il importe de savoir si le dommage causé par l'atteinte à la réputation avait eu en fin de compte une existence effective et concrète. Or la santé économique de PwC ne semble pas avoir été durablement affectée et tout porte à croire que sa réputation n'a en définitive pas été ébranlée, du moins à l'égard des entreprises constituant sa clientèle. Ainsi, si PwC a assurément subi un préjudice dans un premier temps, l'ampleur d'un préjudice concernant l'atteinte à sa réputation n'est pas avérée sur le long terme.

La Cour d'appel a explicité son raisonnement quant au cinquième critère de la jurisprudence *Guja* dans une motivation circonstanciée. Il faut dès lors des raisons sérieuses pour que la Cour substitue son avis à celui des juridictions internes. Or tel ne saurait être le cas pour les raisons ci-dessous.

La Cour d'appel a pris soin d'apprécier l'intérêt des divulgations du requérant en se livrant à une ana-

lyse approfondie de leur contenu et des répercussions qu'elles avaient eues quant à la thématique des pratiques fiscales des multinationales. Dans ce contexte, elle n'a pas nié que les révélations présentaient un intérêt général. Elle a même tenu compte de l'effet que produisaient les informations, admettant qu'elles pouvaient « interpellier et scandaliser ».

La Cour d'appel a en revanche conclu que les divulgations du requérant présentaient un intérêt inférieur au dommage subi par PwC, après avoir estimé qu'elles avaient une faible pertinence. Pour cela, elle a relevé que les documents n'avaient pas apporté d'information essentielle, nouvelle et inconnue jusqu'alors. La Cour d'appel n'avait pas, de cette manière, ajouté de nouveaux critères à ceux de la jurisprudence de la Cour en la matière. Les trois qualificatifs, « information essentielle, nouvelle et inconnue » sont au contraire englobés dans le raisonnement exhaustif de la Cour d'appel quant à la mise en balance des intérêts privés et publics respectifs. Ils sont des précisions qui, dans d'autres circonstances, pourraient se révéler trop étroites, mais qui, en l'espèce, sont utilisées pour conclure, avec les autres données prises en compte par la Cour d'appel, que les divulgations du requérant ne présentaient pas un intérêt suffisant pour pondérer le dommage de PwC.

La Cour d'appel s'est limitée à examiner minutieusement les éléments au regard des critères posés par la jurisprudence de la Cour, pour en tirer la conclusion que les documents divulgués par le requérant n'avaient pas un intérêt suffisant pour qu'il puisse être acquitté. Le fait que A.D. ait en revanche été acquitté, par application de ces mêmes critères de jurisprudence de la Cour, confirme au demeurant que les autorités nationales se sont livrées à une analyse circonstanciée dans l'exercice de la mise en balance des intérêts respectifs.

ii. *Quant au sixième critère* – Les juridictions internes ont tenu compte, à titre de circonstance atténuante, du « caractère désintéressé du geste » du requérant, pour lui infliger uniquement une amende d'un montant plutôt faible (1 000 EUR). Il n'est pas déraisonnable de considérer qu'une telle sanction est relativement modérée et ne produit pas un effet réellement dissuasif sur l'exercice de la liberté du requérant ni d'autres salariés, mais incite à réfléchir sur le caractère légitime de la démarche envisagée.

En conclusion, eu égard à la marge d'appréciation dont disposent les États contractants en la matière, les juridictions internes ont ménagé en l'espèce un juste équilibre entre, d'une part, la nécessité de préserver les droits de l'employeur du requérant, et, d'autre part, la nécessité de préserver la liberté d'expression de ce dernier.

Conclusion: non-violation (cinq voix contre deux).

(Voir *Guja c. Moldova* [GC], 14277/04, 12 février 2008, [Résumé juridique](#), et *Heinisch c. Allemagne*, 28274/08, 21 juillet 2011, [Résumé juridique](#); voir aussi *Uj c. Hongrie*, 23954/10, 19 juillet 2011, [Résumé juridique](#), et *Medžlis Islamske Zajednice Brčko et autres c. Bosnie-Herzégovine* [GC], 17224/11, 27 juin 2017, [Résumé juridique](#))

Freedom of expression/Liberté d'expression

Conviction for sharing content online within a small social-media group with intent to incite violence against non-Russian ethnicities, established in absence of commentary: *no violation*

Requérant condamné pour incitation à la violence contre les ethnies non russes après avoir partagé sans commentaire des contenus sur un petit réseau social en ligne: *non-violation*

Kilin – Russia/Russie, 10271/12, [Judgment/Arrêt](#) 11.5.2021 [Section III]

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

Facts – The applicant was convicted for public calls to violence and ethnic discord on account of video and audio files that had been made accessible via an online social-network account (VKontakte). On appeal, the appellate court quashed the judgment of the justice of the peace and issued a new one: the applicant then filed an unsuccessful cassation appeal with the Regional Court.

Law

Article 10: Although the applicant had denied that he had been the user of the relevant social-network account, and alleged that the impugned video and audio content had been published by others, the Court proceeded on the assumption that there had been an “interference” with his right to freedom of expression, which had been prescribed by law.

On the question of whether the interference had pursued a “legitimate aim”, the Court was not satisfied that the interests of national security, territorial integrity and public safety had been shown to be pertinent in the present case. It considered, however, that the applicant’s criminal prosecution could be regarded as having been intended for the prevention of disorder and crime and for the protection of the “rights of others”, specifically the dignity of people of non-Russian ethnicity, in particular Azerbaijani ethnicity. In the Court’s view, incitement of discord between ethnic groups through calls to violence might be prejudicial to all

the groups involved and other sectors of the population.

The Court had to determine whether the criminal conviction had been “necessary in a democratic society”. The Court had previously taken into account the intention of or the purpose pursued by the applicant, in particular where that consideration had formed part of the criminal courts’ reasoning (see e.g. *Jersild v. Denmark*, 15890/89, 1994, [Legal Summary](#)). In that connection, the Court had also taken note of the position of the Council of Europe’s European Commission against Racism and Intolerance (ECRI) that, in some instances, a particular feature of the use of “hate speech” was that it might be intended to incite, or could reasonably be expected to have the effect of inciting, others to commit acts of violence, intimidation, hostility or discrimination against those targeted by it.

The applicant had been prosecuted in relation to that type of “incitement” and his conviction had been based on the consideration that his actions had been intended to incite violence. The relevant provision of the Criminal Code did not appear to require any assessment of a risk of harmful consequences, it being sufficient to establish a defendant’s direct intention and his or her actual aim to incite (to call) others to carry out extremist activities, that is – in the present case – to induce ethnic discord and to violate the rights of non-Russian ethnicities, both by way of violent actions against them. The finding of guilt had been based on two considerations: firstly, the finding that the third-party content had contained calls to violence aiming at inciting ethnic discord and at violating rights and freedoms of non-Russian ethnic groups because of their ethnicity; and secondly, a number of indications relating to the applicant’s attitude toward the content, the applicant having chosen to remain silent during the criminal proceedings.

To assess the weight of the applicant’s interest in the exercise of his right to freedom of expression, the Court had to examine the nature of his statements. The Court considered that the sharing of third-party content online through social-media platforms was a frequent way of communication and social interaction and that it did not always pursue any specific communicative aim or aims, especially where a person did not accompany it with any comment or otherwise signify his or her attitude toward the content. It did not exclude that such act of sharing certain content could still contribute to an informed citizenry. The applicant had taken no stance relating to his involvement in and motivation for making the impugned material available through the VKontakte account. The domestic courts had established that the applicant had expressed interest in what could be described

as nationalist ideas and the applicant had not challenged that finding at the national level or before the Court. There was no indication that the applicant’s acts had been accompanied by any statement, for instance, uncovering the applicant’s attitude towards the impugned material. Relying on: the expert report; the fact that the uploading of the video had been followed by the uploading of similar content; witness statements; and a wiretapped telephone conversation, the appellate court had considered that the applicant’s communicative intent had consisted in calling to violence aiming at ethnic discord and at violating non-Russians’ rights and freedoms. The Court had no reason to consider that by uploading the impugned material to his account and making it accessible to other users the applicant had contributed or at least intended to contribute to any debate on a matter of public interest.

Concerning the impugned video: its title had corresponded to the title of a well-known cinematographic work which could be classified as a “mockumentary”. The experts considered that the impugned excerpt had been filmed in that genre and represented, within the film’s plot, the process of filming a propaganda video. However, the Court had no reason to consider that the applicant’s act of sharing the impugned video had been (intended as) a means of his own artistic expression of satirical social commentary. At the same time, the film’s message had no longer been apparent in any manner or form, the video being presented in isolation from the overall context of the film and without any context or commentary. In the Court’s view, an ordinary viewer could be mistaken as to the message of the video (namely, to mock propaganda techniques with a racist agenda). The Court accepted the national courts’ finding that the video could have been reasonably perceived as stirring up ethnic discord calling for violence against people of Azerbaijani origin and as calling for violating their rights by violent actions: the same could also be said for the audio file.

In view of the foregoing, and given the racist nature of the material and the absence of any commentary on such content, the domestic courts had convincingly demonstrated that the impugned material had incited ethnic discord and, foremost, the applicant’s clear intention of bringing about the commission of related acts of hatred or intolerance.

The material had been uploaded to a social-networking website that had been accessible, at the time, through the Internet. Access to the material had depended on the account user’s acceptance of those witnesses as “friends” of the account: some fifty people could have accessed that material. However, the Court did not exclude that the shar-

ing of such content in such a manner within an online group (even a relatively small one) of like-minded persons might have the effect of reinforcing and radicalising their ideas without being exposed to any critical discussion or different views.

While there was no indication that the material had been published against a sensitive social or political background, or that at the time the general security situation in Russia had been tense, those elements had not been decisive in the present case: the domestic courts' reasoning based on the applicant's criminal intent could be regarded as both relevant and sufficient.

Lastly, the nature and severity of the penalties imposed (a suspended eighteen-month term of imprisonment with a similar period of probation and some other requirements) had been proportionate in the specific circumstances.

Conclusion: no violation (unanimously).

Article 6 § 1: The applicant had further complained that the appeal hearing in his criminal case had been held in camera.

The Court did not rule out that safety considerations relating to (a threat to) one's physical integrity could fall within the scope of, at least, one of the legitimate interests in excluding the press and public from all or part of a trial. Under Russian law, such exclusion was considered as one of the protective measures in that context.

Having said that, the Court was not satisfied that the decision to hold the appeal hearing in camera had been shown to have been "strictly required" on account of the mere fact that the type of offence for which the applicant had stood trial was prescribed in the chapter of the Code of Criminal Procedure concerning offences against the foundations of the constitutional regime and national security. Nor had that fact, *per se*, been sufficient for deducing that the safety of unspecified persons that participated or were going to participate in the appeal hearing had been at stake. The appeal court had not pointed to any factual elements or legal arguments for justifying the hearing in camera: in that connection, the justice of the peace had held a public hearing, without any safety considerations being raised.

The Court noted that: the cassation-instance court had considered that the applicant's procedural rights had not been violated on account of the appeal hearing in camera, in the light of the public hearing held by the justice of the peace; the defence had not appealed against the decision to hold the appealing hearing in camera; and in their cassation appeal they had not submitted convincing arguments to the effect that the appeal hearing

in camera had significantly impinged upon the defence's rights. However, the (non-)violation of the defendant's right to a public hearing vis-à-vis the exclusion of the public and the press did not necessarily correlate with the existence of any actual damage to the defendant's exercise of his other procedural rights, including those protected under Article 6 § 3 (rights of the defence). Nor could the examination of the case by the justice of the peace at a public hearing entail the conclusion that Article 6 § 1 had been complied with. It had not been appropriate to dispense with an oral (and thus public) hearing on appeal because the applicant had already had one at first instance. In that connection, after an oral hearing the appeal court had set aside the trial judgment and issued a new one convicting the applicant.

Lastly, it had not been argued that the alleged violation of the applicant's right to a public hearing on appeal had been redressed in the cassation-instance proceedings before the Regional Court.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: EUR 1,500 in respect of non-pecuniary damage.

Freedom of expression/Liberté d'expression

Disciplinary and sporting sanctions and fines imposed by the Turkish Football Federation, without adequate justification, for comments made on a TV programme and the social networks: violation

Sanctions disciplinaires, sportives et pécuniaires infligées par la Fédération turque de football pour des propos lors d'une émission TV et sur les réseaux sociaux, sans justification adéquate: violation

Ibrahim Tokmak – Turkey/Turquie, 54540/16, [Judgment/Arrêt](#)

Naki and/et AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği – Turkey/Turquie, 48924/16, [Judgment/Arrêt](#)

Sedat Doğan – Turkey/Turquie, 48909/14, [Judgment/Arrêt](#)

18.5.2021 [Section II]

English translation of the summary in the [Ibrahim Tokmak](#), [Naki and AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği](#) and [Sedat Doğan](#)

Version imprimable pour les affaires [Ibrahim Tokmak](#), [Naki et AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği](#) et [Sedat Doğan](#)

En fait – Le requérant *Ibrahim Tokmak*, arbitre de football à l'époque des faits, s'est vu infliger par les instances de la Fédération turque de football («la

TFF») à l'issue d'une procédure disciplinaire dirigée contre lui une sanction de privation des droits attachés à ses fonctions pendant trois mois, ayant pour conséquence automatique l'annulation de la licence d'arbitre, pour avoir commenté et partagé sur son compte Facebook une publication à propos de la mort d'un journaliste, survenue dans des circonstances qui avaient suscité de vifs débats dans la presse écrite et sur les réseaux sociaux.

Le requérant *Deniz Naki*, joueur professionnel engagé à l'époque des faits par l'association requérante *AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği*, un club sportif, s'est vu infliger par les instances de la TFF des sanctions sportives et pécuniaires pour avoir publié un message sur les réseaux sociaux prônant la liberté et l'espoir, et dédiant la victoire du match à ceux qui ont perdu la vie ou qui ont été blessés pendant les persécutions ayant frappé la Turquie pendant plus de cinquante jours.

Le requérant *Sedat Doğan*, dirigeant d'un club de football à l'époque des faits, s'est vu infliger une double privation de ses droits, l'une de trente jours et l'autre de quarante-cinq jours, et une double amende disciplinaire par les instances de la TFF à l'issue de deux procédures disciplinaires dirigées contre lui, en raison des propos qu'il avait tenus lors d'une émission télévisée et des messages qu'il avait diffusés sur son compte Twitter exprimant entre autres que ceux qui punissent un homme pour avoir exprimé son opposition au racisme commettent le crime de racisme.

En droit – Article 10: Dans les trois affaires, la sanction infligée aux requérants constitue une ingérence dans l'exercice par chaque intéressé de son droit à la liberté d'expression. Cette ingérence avait une base légale. Elle poursuivait les buts légitimes de la défense de l'ordre et de la prévention du crime dans les affaires *İbrahim Tokmak* et *Naki et AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği*, et ceux de la défense de l'ordre, de la prévention du crime et de la protection de la réputation ou des droits d'autrui dans l'affaire *Sedat Doğan*.

Dans l'affaire *İbrahim Tokmak*, la commission de discipline et le comité d'arbitrage ont estimé que les arbitres, considérés comme l'unique autorité du football sur le terrain en tant que représentants de la TFF, devaient être très attentifs à leur vie sociale et à leur comportement, eu égard à la fragilité du climat de paix dans le domaine du football et à la nécessité de préserver l'image d'objectivité et d'impartialité des autorités du football. Selon ces instances, la publication litigieuse contenait des expressions irrespectueuses de la mémoire d'une personne décédée, qui ne pouvait plus se défendre; la protection posthume d'un défunt contre toute atteinte devait être considérée comme un devoir

humain, civil et social, et la publication en question était ainsi constitutive de l'infraction disciplinaire, prévue dans l'instruction du comité central des arbitres, consistant à publier, commenter et partager sur les réseaux sociaux un contenu contraire aux valeurs de la culture nationale, morale et sportive.

La motivation ainsi adoptée par les autorités nationales dans leurs décisions ne permet pas d'établir qu'elles ont effectué en l'espèce une mise en balance adéquate, conformément aux critères pertinents découlant de la jurisprudence de la Cour, entre, d'une part, le droit du requérant à la liberté d'expression, et, d'autre part, les intérêts en jeu, tels que le maintien de l'ordre et de la paix dans la communauté footballistique. Dans ces décisions les autorités se sont contentées d'énoncer des considérations générales concernant l'infraction prévue dans l'instruction du comité central des arbitres, sans fournir une appréciation circonstanciée des faits de la cause.

Tout en étant disposés à admettre que la publication litigieuse, qui était critique à l'égard d'un journaliste décédé, contenait des expressions susceptibles d'être considérées comme indécentes et injurieuses et contraires aux valeurs de la «culture nationale, morale ou sportive», ni la commission de discipline ni le comité d'arbitrage n'ont précisé si la sanction infligée au requérant pour cette publication était justifiée par les buts légitimes de la défense de l'ordre et de la prévention du crime, ni si elle était proportionnée à ces buts. Ainsi, ces décisions ne permettent pas d'établir si la publication en cause, qui portait sur un sujet éloigné du domaine du sport et aurait été supprimée deux heures plus tard, était de nature à perturber le climat de paix dans la communauté du football, en ce qu'elles ne démontrent pas, par exemple, qu'elle a incité ou était de nature à inciter des supporters à commettre des actes de violence dans les faits. Les autorités ne semblent pas non plus avoir pris en compte ni la nature et la lourdeur de la sanction en question, qui a mis fin à la carrière d'arbitre du requérant par l'annulation automatique de sa licence d'arbitre, ni l'effet dissuasif que cette sanction pouvait avoir sur l'exercice par le requérant et d'autres professionnels du football de leur droit à la liberté d'expression. Par conséquent, les autorités nationales ne peuvent pas passer pour avoir procédé en l'espèce à une analyse appropriée au regard de tous les critères énoncés et mis en œuvre par elle dans les affaires relatives à la liberté d'expression.

Dans l'affaire *Naki et AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği*, la commission de discipline et le comité d'arbitrage ont estimé que les propos en cause étaient de nature à inciter à la violence et au désordre dans le sport et à provoquer des protestations de supporters, qu'ils n'avaient aucun lien avec

le football ni avec le sport, dont ils dévalorisaient d'ailleurs l'image, qu'ils visaient à diffuser une propagande idéologique de nature à rompre la paix sportive et qu'ils constituaient ainsi des propos antisportifs et contenaient de la propagande idéologique.

La motivation ainsi adoptée par les autorités nationales dans leurs décisions ne permet pas d'établir qu'elles ont effectué une mise en balance adéquate, conformément aux critères pertinents découlant de la jurisprudence de la Cour, entre le droit du requérant à la liberté d'expression, d'une part, et les intérêts en jeu, tels que le maintien de l'ordre et de la paix dans la communauté footballistique, d'autre part. Les autorités se sont contentées de citer, d'une manière générale, certains passages de l'instruction du comité central des arbitres, qui définissaient les infractions de propos antisportifs et de propagande idéologique reprochées au requérant, sans fournir une appréciation circonstanciée des faits de la cause.

Dans l'affaire *Sedat Doğan*, lors de la première procédure disciplinaire, qui avait pour objet les propos tenus par le requérant lors d'une émission télévisée, les instances ont estimé que les propos litigieux dépassaient les limites de la critique et portaient atteinte à la dignité du président et d'autres dirigeants de la TFF, livraient ces derniers à l'hostilité du public, constituaient des propos dénigrants et insultants pour la TFF, qui revêtaient un caractère antisportif et, par conséquent, n'étaient pas protégés par la liberté d'expression. Lors de la seconde procédure disciplinaire, qui avait pour objet les tweets du requérant, les instances ont considéré que les messages en question, en visant le président de la TFF et en exposant la TFF, ses dirigeants et les membres de ses comités à l'hostilité de la société, portaient atteinte au climat de sérénité désiré dans le sport et constituaient des propos antisportifs, non protégés par la liberté d'expression.

La motivation ainsi adoptée par les autorités nationales dans leurs décisions ne permet pas d'établir qu'elles ont effectué en l'espèce une mise en balance adéquate, conformément aux critères pertinents découlant de la jurisprudence de la Cour, entre, d'une part, le droit du requérant à la liberté d'expression, et, d'autre part, le droit des dirigeants de la TFF au respect de leur vie privée ainsi que d'autres intérêts en jeu, tels que le maintien de l'ordre et de la paix dans la communauté footballistique. En effet, les autorités se sont contentées de citer, de manière générale, certaines parties des déclarations et des tweets litigieux ainsi que des passages de l'instruction du comité central des arbitres, qui définissait l'infraction de propos antisportifs reprochée au requérant, sans fournir une appréciation circonstanciée des faits de la cause.

Ainsi, dans les affaires *Naki et AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği* et *Sedat Doğan*, les autorités n'ont apporté dans leurs décisions aucun argument satisfaisant relativement aux propos, verbaux ou écrits, présentés comme alimentant ou justifiant la violence, la haine ou l'intolérance. Ces décisions ne contiennent donc pas de réponse suffisante à la question de savoir si l'ingérence dans l'exercice par les requérants du droit à la liberté d'expression était justifiée eu égard notamment au contenu et au contexte des messages litigieux. Ces décisions ne permettent pas non plus d'établir la capacité de nuire des messages en question, en ce qu'elles ne démontrent pas, par exemple, que dans les faits ils ont incité ou étaient de nature à inciter des supporters à commettre des actes de violence. Par conséquent, les autorités nationales n'ont pas procédé en l'espèce à une analyse appropriée au regard de tous les critères énoncés par la Cour et mis en œuvre par elle dans les affaires relatives à la liberté d'expression.

Les motifs invoqués par les autorités nationales pour justifier les mesures incriminées dans les trois affaires n'étaient donc ni pertinents ni suffisants et ces mesures n'étaient pas nécessaires dans une société démocratique et proportionnée aux buts légitimes poursuivis.

Conclusion: violation (unanimité).

La Cour conclut aussi à l'unanimité, dans les trois affaires, à la violation de l'article 6 § 1 en raison de l'absence d'indépendance et d'impartialité du comité d'arbitrage.

Article 41 : La Cour octroie

- 7 800 EUR pour préjudice moral dans l'affaire *İbrahim Tokmak* et rejette la demande pour dommage matériel ;
- 2 000 EUR au requérant et 6 000 EUR à l'association requérante pour préjudice moral et 6 058 EUR conjointement pour dommage matériel dans l'affaire *Naki et AMED Sportif Faaliyetler Kulübü Derneği* ;
- 7 800 EUR pour préjudice moral dans l'affaire *Sedat Doğan* et rejette la demande pour dommage pour dommage matériel.

(Voir aussi *Šimunić c. Croatie* (déc.), 20373/17, 22 janvier 2019, [Résumé juridique](#))

ARTICLE 11

Freedom of peaceful assembly/Liberté de réunion pacifique

Prohibition on public, including religious, gatherings imposed by the authorities to tackle the COVID-19 pandemic: *communicated*

Interdiction des rassemblements publics, y compris religieux, imposée par les autorités pour combattre la pandémie de COVID-19 : affaire communiquée

Magdić – Croatia/Croatie, 17578/20, [Communication](#) [Section I]

(See Article 2 of Protocol No. 4 below/Voir l'article 2 du Protocole n° 4 ci-dessous, [page 40](#))

ARTICLE 14

Discrimination (Articles 3 and/et 8)

Discriminatory effect of sports regulations establishing an upper limit of testosterone levels as a condition for competing in female events: communicated

Effet discriminatoire d'un règlement sportif prévoyant une limite de taux de testostérone comme condition d'accès aux compétitions féminines : affaire communiquée

Semenya – Switzerland/Suisse, 10934/21, [Communication](#) [Section III]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

La requérante est une athlète sud-africaine, médaillée d'or aux Jeux olympiques et plusieurs fois championne du monde de sa discipline entre 2009 et 2017.

À la suite d'un contrôle effectué après l'une de ses victoires en 2009, l'Association internationale des fédérations d'athlétisme (IAAF) fit savoir à la requérante qu'elle devrait dorénavant abaisser son taux naturel de testostérone au-dessous d'un certain seuil si elle entendait prendre part aux prochaines compétitions féminines. La requérante suivit alors un traitement hormonal. En dépit d'effets secondaires importants, elle s'imposa dans plusieurs épreuves de niveau mondial en 2011 et 2012.

En 2015, saisi par une autre athlète, le Tribunal arbitral du sport (TAS) suspendit l'application du règlement pertinent de l'IAAF. La requérante cessa alors son traitement. En 2016, elle obtint un nouveau titre olympique.

En 2018, l'IAAF publia un nouveau règlement régissant la qualification dans la catégorie féminine pour les athlètes présentant des différences du développement sexuel (dit règlement «DSD»). La requérante refusa de se plier à ce règlement qui, selon elle, l'obligeait à subir des traitements hormonaux, avec des effets secondaires encore mal connus.

Saisi par la requérante, le TAS estima que le règlement DSD était certes discriminatoire, mais qu'il constituait néanmoins un moyen nécessaire, raisonnable et proportionné d'assurer une compétition équitable.

La requérante contesta vainement cette sentence devant le Tribunal fédéral suisse, dénonçant notamment une discrimination à l'encontre des athlètes féminines présentant un DSD – par rapport aux athlètes hommes ou femmes sans DSD – ainsi qu'une atteinte à sa dignité humaine et à ses droits de la personnalité.

Devant la Cour, la requérante se plaint également du caractère trop limité du contrôle juridictionnel opéré par le Tribunal fédéral.

Affaire communiquée sous l'angle des articles 3 et 8, pris isolément ou combinés avec l'article 14, ainsi que des articles 6 et 13 de la Convention.

Discrimination (Article 8)

Discriminatory denial of surviving parent allowance to single mother of minor children of unknown father: violation

Refus discriminatoire de l'allocation de parent survivant à la mère célibataire d'enfants mineurs nés de père inconnu : violation

Yocheva and/et Ganeva – Bulgaria/Bulgarie, 18592/15 et al, [Judgment/Arrêt](#) 11.5.2021 [Section IV]

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

Facts – The first applicant, a single mother whose minor children had not been recognised by their father, was refused a monthly allowance provided to families in which children had one living parent only. She unsuccessfully brought judicial review proceedings for discrimination before the domestic courts.

Law

Article 35 § 3 (b): Apart from the financial value of the allowance, the first applicant's complaint was that as a result of the refusal to grant the benefit her children had been placed in a less favourable position than those with one living parent. It therefore raised an important question for the first applicant and for what was objectively at stake. Notwithstanding, respect for human rights also required an examination of the complaint on the merits as the authorities' decisions necessitating the establishment of a father's identity for eligibility for the allowance had broader repercussions for the right to freedom of discrimination and the right to private life.

Conclusion: preliminary objection dismissed.

Article 14 taken together with Article 8

(a) *Whether the first applicant was in a relevantly similar or analogous situation to the groups who were entitled to the benefit* – The Court replied in the affirmative. First, *vis-à-vis* fathers of children whose mothers had died, as with parental leave allowances, men and women were in an analogous situation with regard to family allowances which were meant to support families with children with one surviving parent; they were likewise “similarly placed” in terms of their role as sole carers for their children. Second, the first applicant was in “a relevantly similar situation” *vis-à-vis* widows whose children had been born in wedlock and single mothers whose children’s fathers had recognised them before dying, taking into account that the benefit scheme aimed to provide ongoing monthly support for families with children, who for a variety of reasons were in a vulnerable position, and the role of these groups of mothers in acting as their children’s sole carer.

(b) *Whether there was a difference in treatment* – The first applicant had been refused the allowance as she could not produce documents certifying that the father had died and the children were his legal heirs unlike the other groups of families which could claim the allowance, being able to produce those documents as their children had established legal ties to both parents. There had thus been a difference in treatment between the first applicant’s family and the other groups.

(c) *Whether the difference in treatment was based on a ‘status’ envisaged under Article 14* – The first applicant had been treated differently on two grounds: (i) her sex: as maternity was determined by the act of birth, in the vast majority of cases it was only children’s paternity that could be unknown; as a mother of children with an unknown father, she could not provide the required documents under the law, while a single father whose children’s mother had died would normally be able to do so, and (ii) her family status, that is, a single mother, with the identity of her children’s father not having been established. This had resulted from the application of the relevant domestic law covering only families with one surviving parent and, as confirmed and clarified by the Constitutional Court, requiring one of the parents to have died.

(d) *Whether the difference in treatment was objectively justified* – In the absence of convincing arguments by the Government, the Court held that they had not provided a reasonable or objective justification for excluding the first applicant’s family from receiving the benefit. It took into account, *inter alia*, the following:

– The difference in treatment which emanated from the applicable law itself was based on a very

traditional, outdated and stereotypical understanding of a family, as necessarily having two legal parents. This could not amount to sufficient justification for differential treatment, any more than similar stereotypes based on race, sex, colour or sexual orientation.

– Making receipt of the allowance conditional on the first applicant’s disclosure of intimate information and/or taking legal steps for paternal recognition – all of which fell squarely in her private life sphere and which she did not wish to do – amounted to making the full exercise of her right to respect for her family life conditional upon her relinquishing the exercise of her right to respect for her social and personal identity and psychological integrity, which were protected under Article 8.

– Children whose father was unknown, in objective terms, had been deprived of the care and protection of one of their parents in the same way as children one of whose parents had died. It could not be said that they required less care and protection than the latter or that they were in a better position, without accounting for a whole range of surrounding and relevant other circumstances which inevitably varied greatly from case to case.

– The first applicant’s family situation, which, according to her, was characterised by the absolute absence of a father, could not as a rule be considered advantageous to her children.

– To the extent that it could be inferred from the Government’s observations that the requirement to establish the father’s identity served to protect the State against fraud, the Government had not, at any point, argued that the first applicant had attempted or aimed to defraud the State by claiming the allowance. Further, and on a more general note, they had not provided evidence of widespread fraud or how the impugned policy was aimed at protecting against such fraud or that other standard measures directed towards preventing fraudulent claims had been ineffective.

– Neither the lack of a common standard in social benefit systems nor the wide margin of appreciation in the sphere of economic or social policy absolved States which adopted family allowance schemes from the obligation to grant such benefits without discrimination or justify the adoption of discriminatory laws or practices. Thus, the argument that making the first applicant’s category eligible for the benefit was unacceptable as it would result in the authorities paying more was not in itself sufficient for justifying such a difference in treatment. Moreover, in view of the importance of the prohibition of discrimination and the right to respect for one’s family life, the policy dimension of a potential measure of doing away with the benefit

altogether, could not prevent the Court from dealing with the essence of the complaint before it.

– The Government had not alleged or produced evidence to show that the unknown father of the first applicant's children had been providing care or support to them or had been in any way actually involved in their life. Hence, in the circumstances of the present case, they had not shown that there had been convincing reasons unrelated to the first applicant's family status or her sex to offset the discriminatory effect of the applicable law on her family.

In view of all the above, the Court concluded that the first applicant had suffered discrimination on the grounds of both her family status and her sex.

Conclusion: violation (unanimously).

The Court also dismissed the second applicant's complaints as having been lodged out of time (six-month time-limit).

Article 41: EUR 4,500 in respect of non-pecuniary damage and EUR 3,915 in respect of pecuniary damage to the first applicant.

(See also *Camp and Bourimi v. the Netherlands*, 28369/95, 3 October 2000; *Ünal Tekeli v. Turkey*, 29865/96, 16 November 2004, [Legal Summary](#); *Genovese v. Malta*, 53124/09, 11 October 2011, [Legal Summary](#); *Konstantin Markin v. Russia* [GC], 30078/06, 22 March 2012, [Legal Summary](#); and *J.D. and A v. the United Kingdom*, 32949/17 and 34614/17, 24 October 2019, [Legal Summary](#))

ARTICLE 33

Inter-State application/Requête interétatique

Relinquishment in favour of the Grand Chamber
Dessaisissement au profit de la Grande Chambre

Armenia/Arménie – Azerbaijan/Azerbaïdjan, 42521/20
Azerbaijan/Azerbaïdjan – Armenia/Arménie, 47319/20

[Press release – Communiqué de presse](#)

ARTICLE 34

Victim/Victime

Blanket ban on the dissemination of information on a parliamentary inquiry: victim status granted to a journalist but not to academics using social media

Interdiction générale de toute diffusion d'informations sur une enquête parlementaire: qualité de victime reconnue à une journaliste et non aux universitaires, utilisateurs des médias sociaux

Akdeniz and Others/et autres – Turkey/Turquie, 41139/15 and/et 41146/15, [Judgment/Arrêt](#) 4.5.2021 [Section II]

(See Article 10 above/Voir l'article 10 ci-dessus, [page 27](#))

Victim/Victime

Victim status recognised in respect of the complaint concerning the ineffectiveness of the investigation into a child's killing, despite a friendly-settlement award in the civil proceedings

Qualité de victime reconnue au regard du grief tiré de l'ineffectivité de l'enquête sur un infanticide, en dépit de l'obtention d'une somme ayant réglé à l'amiable la procédure civile

Penati – Italy/Italie, 44166/15, [Judgment/Arrêt](#) 11.5.2021 [Section I]

(See Article 2 above/Voir l'article 2 ci-dessus, [page 8](#))

ARTICLE 35

Article 35 § 1

Exhaustion of domestic remedies/Épuisement des voies de recours internes Effective domestic remedy/Recours interne effectif – Russia/Russie

Newly reformed criminal cassation review procedure introduced by Federal Law 15-FZ an effective remedy requiring exhaustion: inadmissible

Procédure de cassation en matière pénale nouvellement réformée par l'effet de la loi fédérale 15-FZ comme recours effectif à épuiser: irrecevable

Anikeyev and/et Yermakova – Russia/Russie, 1311/21 et al., [Decision/Décision](#) 13.4.2021 [Section III]

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

Facts – The applicants complained mainly about the unfairness of the criminal proceedings against them. They did not submit cassation appeals against the final judgments in their cases which were given in 2020.

Law – Article 35 § 1: The Court had to assess whether the applicants had complied with the require-

ment of exhaustion of domestic remedies in the light of the newly reformed cassation review procedure, more specifically, the new amendments to the Code of Criminal Procedure introduced by Federal Law 15-FZ on 24 February 2021.

In this connection, it first noted that the amendments re-introduced a shorter six-month time-limit for lodging cassation appeals against final and binding judgments as well as other judicial acts completing criminal proceedings. Second, the transitional provisions of the new law extended by six months the possibility of cassation review to all such judgments and acts which had become legally binding after 1 October 2019 and against which no cassation appeals had been lodged; a cassation appeal could now be lodged within six months from the date of entry into force of the new law, namely until 24 August 2021. These provisions therefore provided retroactively and unreservedly a remedy to individuals who, as the applicants, had not previously benefited from an effective remedy, expanding the scope of the protection afforded to them.

The above amendments rectified the defects in the criminal procedure reform that had been identified by the Court in its decision in *Kashlan v. Russia*. They also effectively aligned the criminal cassation review with the civil one which had been recognised as an effective remedy in the decision in *Abramyan and Others v. Russia*. It was thus appropriate and justified to require any individual to first use the reformed remedy before submitting an application before the Court.

Even though the present applications had been lodged with the Court before the entry into force of the relevant amendments, the situation justified a departure from the general rule on exhaustion as the new remedy took into account the defects previously identified by the Court, provided reasonable prospects of success to the applicants and remained accessible to them – due to its retroactivity – until 24 August 2021. Indeed, under the transitional provisions the applicants retained the possibility to lodge their cassation appeals until that date.

Accordingly, the Court found that the applicants had to exhaust this new procedure which afforded them, as any other person in a similar situation, an opportunity to obtain judicial review and, where appropriate, acknowledgment of a violation of their rights and redress domestically.

Conclusion: inadmissible (non-exhaustion of domestic remedies).

(See *Abramyan and Others v. Russia* (dec.) 38951/13 and 59611/13, 12 May 2015, [Legal Summary](#), and *Kashlan v. Russia* (dec.) 60189/15, 19 April 2016, [Legal Summary](#); see also *Shmelev and Others v. Russia* (dec.), 41743/17 et al., 17 March 2020, [Legal Summary](#))

ARTICLE 3 OF PROTOCOL No. 1/ DU PROTOCOLE N° 1

Free expression of the opinion of the people/ Libre expression de l'opinion du peuple Vote

Justified disenfranchisement of person with intellectual disability, based on thorough, individualised assessment by domestic courts: *no violation*

Déchéance du droit de vote justifiée sur la base d'une appréciation approfondie et individualisée par les juridictions nationales à l'égard d'une personne handicapée mentalement: *non-violation*

Caamaño Valle – Spain/Espagne, 43564/17, Judgment/Arrêt 11.5.2021 [Section III]

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

Facts – The applicant's daughter (M.) has an intellectual disability. As M. approached the age of 18, the applicant lodged a request for M. to be deprived of her legal capacity and that her legal guardianship over her daughter be extended. When granting the request, the First-Instance Judge also decided that M.'s right to vote should be revoked. The applicant appealed unsuccessfully against the disenfranchisement of M.

Law – Article 34: The Court noted that the application had been brought by the applicant in her own name, acting on behalf of her daughter, M. It accepted that, under Spanish law, the applicant had been exercising the rights of her disabled daughter. The judicial process at each domestic instance had consisted precisely of the domestic proceedings initiated by the mother with the intention of extending her custody over her disabled daughter: that process had ended with the declaration of her daughter's incapacity and the extension of the legal guardianship. The Court therefore considered that the applicant had the required capacity to lodge the present application. It proceeded, however, under the assumption that the actual victim of the alleged violation in the case was M.

Article 3 of Protocol No. 1

(a) *M's disenfranchisement* – The measure complained of had pursued the aim of ensuring that only citizens capable of assessing the consequences of their decisions and of making conscious and judicious decisions should participate in public affairs. The Court was therefore satisfied that the measure had pursued a legitimate aim.

At the relevant time, the Spanish system did not establish an automatic bar on voting in respect of

persons under guardianship in situations similar to that of the applicant's daughter, but took into account such persons' actual faculties, to be analysed during judicial proceedings brought in order for such persons to be declared incapable. The law had provided for the deprivation of the right to vote only in respect of the most serious cases of disability and in respect of persons ruled incapacitated by a final judicial decision (always revisable according to the personal circumstances) declaring specifically that the person in question was incapable of exercising the right to vote.

While the law had been amended in 2018 so as to eliminate the possibility of restricting disabled people's right to vote, returning voting rights to all persons with a mental disability without exception, that did not imply that the previous system had been incompatible with the requirements of Article 3 of Protocol No. 1.

The Court examined whether the domestic courts had thoroughly examined the justification of the limitation of M.'s rights, in the light of the Convention principles. M. had not lost her right to vote as the result of an automatic blanket restriction but as the result of an explicit decision taken in the course of separate incapacity proceedings that had been initiated at the request of her parents (contrast *Alajos Kiss v. Hungary*). Her parents had initiated the proceedings because they had been aware that their daughter had serious problems that rendered her unable to manage her life on her own. Four different judicial bodies had been involved in the assessment of M.'s "fitness to vote". The First-Instance Judge had examined the applicant's daughter's legal capacity in depth and – after weighing the interests at stake and evaluating the evidence and reports made within that process – had ruled that the guardianship should be extended and that M. should be deprived of her right to vote because she had a lack of cognitive skills to understand the meaning of a vote and was prone to be influenced very easily. That decision had been confirmed by the Regional Court on appeal and upheld by the Supreme Court. The Supreme Court had examined the substance of the appeals lodged by the applicant and had found that the decision of the Regional Court had contained a thorough analysis of the case and had correctly balanced the interests at stake. Finally, the Constitutional Court had dismissed an *amparo* appeal, after having found that the contested judicial decisions had been based on an individualised examination of the applicant's daughter's situation and had not manifested any arbitrariness, irrationality or obvious error.

M.'s disenfranchisement had therefore not been disproportionate to the legitimate aim pursued.

(b) *The free expression of the opinion of the people* – Any limitation of the right to vote had to be analysed not only from the perspective of the individual concerned, but also from the perspective of democratic society as a whole, since each individual's right is embedded within the broader framework of the electoral system.

It was for each State to determine how the "free" expression of the opinion of the people was to be ensured while at the same time making provision that the opinion expressed represented the one "of the people". While a number of States emphasised the right of all people to participate in elections, others emphasised the requirement of a free and self-determined electoral choice by the voters, thus prohibiting persons with certain mental disabilities from participating in elections. Both systems fell within the margin of appreciation of the States, as long as – in the second system – the conditions for disenfranchisement applied only to those persons who were effectively unable to make a free and self-determined electoral choice.

Having regard to the reasons for the exclusion of M. from the electoral process, the Court considered that the contested measure did not thwart the free expression of the opinion of the people.

Conclusion: no violation (six votes to one).

The Court also found, by six votes to one, that there had been no violation of either Article 14 read in conjunction with Article 3 of Protocol No. 1, or Article 1 of Protocol No. 12, since, even assuming that M. could be deemed to be in a comparable position to other persons whose legal capacity had not been modified, the difference of treatment was justified.

(See also *Alajos Kiss v. Hungary*, 33832/06, 20 May 2010, [Legal Summary](#), and *Strøbye and Rosenlind v. Denmark*, 25802/18 and 27338/18, 2 February 2021, [Legal Summary](#))

ARTICLE 2 OF PROTOCOL No. 4/ DU PROTOCOLE N° 4

Article 2 § 1

Freedom of movement/Droit de circulation

Lockdown imposed by the authorities to tackle the COVID-19 pandemic: *communicated*

Confinement imposé par les autorités pour combattre la pandémie de COVID-19: *affaire communiquée*

Magdić – Croatia/Croatie, 17578/20,
[Communication](#) [Section I]

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

The application concerns the measures adopted by the Croatian authorities in the context of prevention of the spreading of the Covid-19 virus. In particular, the relevant authority issued decisions: prohibiting to leave the place of domicile and residence save in exceptional circumstance and with its authorisation; prohibiting public gatherings comprising more than five people; suspending religious gatherings. The applicant alleges that the measures in question breached his right to freedom of religion, freedom of assembly and freedom of movement.

Communicated under Articles 9 and 11 of the Convention and Article 2 of Protocol No. 4.

PROTOCOL No. 16/ PROTOCOLE N° 16**Advisory opinions/Avis consultatifs****Requests for an advisory opinion accepted****Demandes d'avis consultatif acceptées**

Request submitted by the Court of Cassation of Armenia/Demande soumise par la Cour de cassation arménienne, P16-2021-001, lodged on/introduite le 11.3.2021

[Press release – Communiqué de presse](#)

-oOo-

Request submitted by the French *Conseil d'État*/Demande soumise par le Conseil d'État français, P16-2021-002, lodged on/introduite le 19.4.2021

[Press release – Communiqué de presse](#)

**GRAND CHAMBER (PENDING)/
GRANDE CHAMBRE (EN COURS)****Referrals/Renvois**

L.B. – Hungary/Hongrie, 36345/16, Judgment/Arrêt 12.1.2021 [Section IV]

(See Article 8 above/Voir l'article 8 ci-dessus, page 20)

Relinquishments/Dessaisissements

Armenia/Arménie – Azerbaijan/Azerbaïdjan, 42521/20
Azerbaijan/Azerbaïdjan – Armenia/Arménie, 47319/20

(See Article 33 above/Voir l'article 33 ci-dessus, page 38)

**OTHER JURISDICTIONS/
AUTRES JURIDICTIONS****European Union – Court of Justice (CJEU) and
General Court/Union européenne – Cour de
justice (CJUE) et Tribunal**

EU law precludes a national law that prevents a court hearing an action for compensation based on an allegation of discrimination from making a finding on the existence of that discrimination where the defendant agrees to pay the compensation claimed without recognising that discrimination

Le droit de l'Union s'oppose à une législation nationale empêchant une juridiction saisie d'un recours en indemnité fondé sur une allégation de discrimination de constater l'existence de celle-ci lorsque le défendeur accepte de payer l'indemnité réclamée sans reconnaître cette discrimination

Case/Affaire C-30/19, Judgment/Arrêt 15.4.2021

[Press release – Communiqué de presse](#)

-oOo-

National provisions of a Member State which confer on the Prime Minister a decisive power in the appointment of members of the judiciary, while providing for the involvement of an independent body responsible for assessing candidates and providing an opinion, are not contrary to EU law

Les dispositions nationales d'un État membre qui confèrent au Premier ministre un pouvoir décisif dans la nomination des juges, tout en prévoyant l'intervention d'un organe indépendant chargé d'évaluer les candidats et de fournir un avis, ne sont pas contraires au droit de l'Union

Case/Affaire C-896/19, Judgment/Arrêt 20.4.2021

[Press release – Communiqué de presse](#)

**RECENT PUBLICATIONS/
PUBLICATIONS RÉCENTES****Publications in non-official languages/
Publications en langues non officielles**

Dutch/Néerlandais

Handboek Europese gegevensbeschermingswetgeving – Editie 2018

Slovak/Slovaque

Príručka o európskych právnych predpisoch v oblasti ochrany údajov – vydanie 2018